

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro: 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro, demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel: 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES: 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14^e Année. N^o 676. — 26 Mars 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

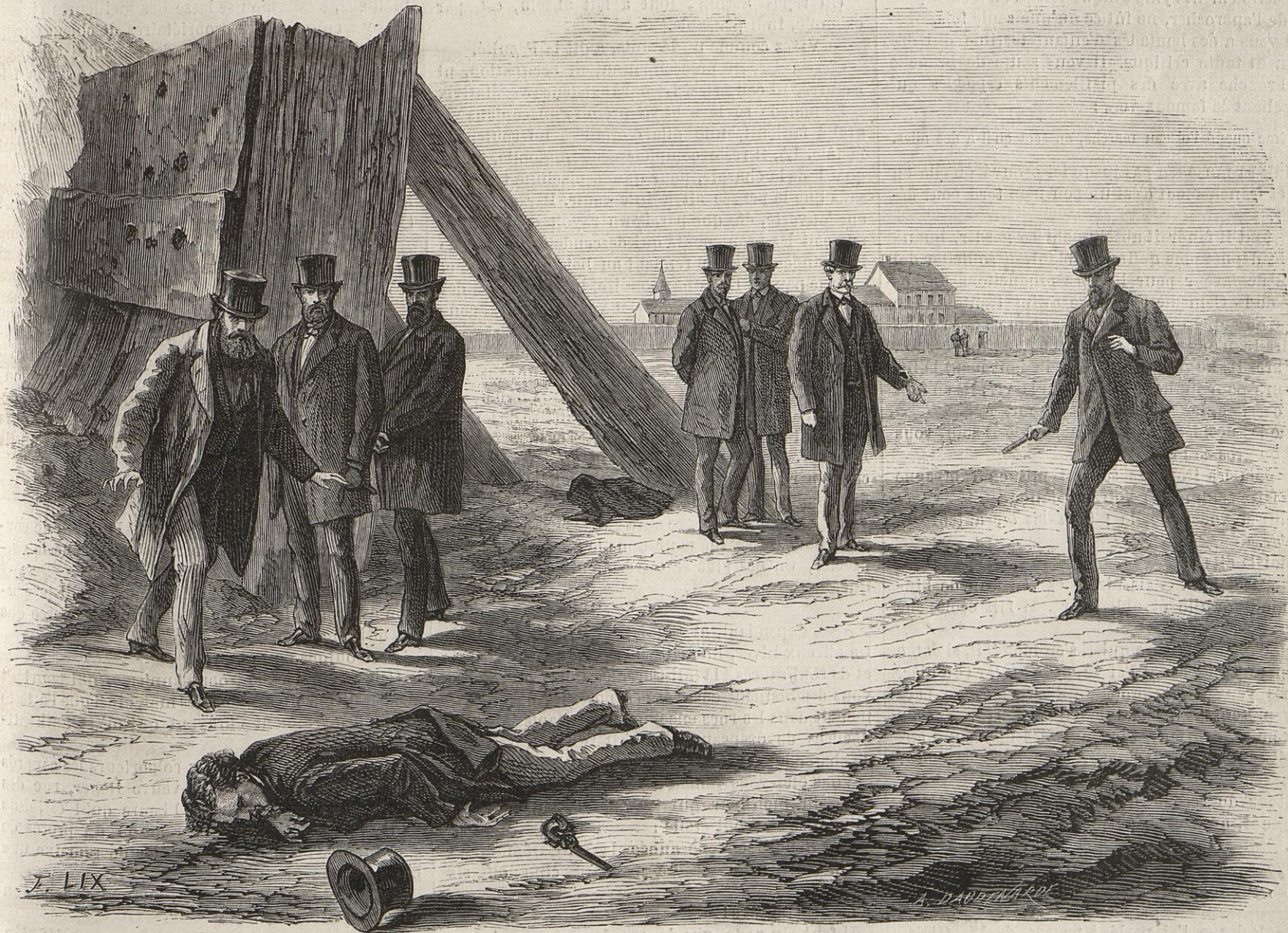
SOMMAIRE

TEXTE: Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Duel et enterrement du prince Henri de Bourbon. — Une séance de la haute cour. — La Barbier de Tarascon, par Germaine Boué. — Le maréchal Prim au Prado. — Courrier du

Palais, par Petit-Jean. — La semaine littéraire, par Philippe Dauriac. — Les jardins Farnèse au Palatin. — Théâtres, par Charles Monselet — Courrier de la Mode. — Les magasins du Grand Marché Parisien.

GRAVURES: Duel entre le duc de Montpensier et le duc de Séville. — Tableau de Raphaël. — Séance de la haute

cour. — Madrid. — Funérailles de Henri de Bourbon. — Manifestation contre la conscription. — La haute cour se rend en visite chez le maréchal Baraguey-d'Hilliers. — La chambre occupée par le prince au pénitencier. — Maison romaine découverte au pied du mont Palatin. — L'exposition des grands magasins du Printemps. — Les magasins du Grand Marché Parisien. — Rebus.



ESPAGNE. — Duel entre le duc de Montpensier et le duc de Séville, à l'endroit dit Las Ventas de Alcorcon.

COURRIER DE PARIS

Dame oui ! je ne me dissimule pas, dès les premières lignes, que je vais avoir affaire à forte partie cette semaine, et que terrible est la concurrence de la haute cour de justice, siégeant dans la bonne ville de Tours.

Réussir à se faire lire sans parler du prince Pierre, de Victor Noir, de Fonvielle, des incidents dramatiques de ce procès qui restera à jamais célèbre, quelle tâche ! quelle impossibilité !

Et pourtant je ne puis faire double emploi avec la chronique judiciaire, si spirituelle et si bien renseignée, de mon collègue Petit-Jean, non plus qu'avec les renseignements spéciaux du *Monde illustré*, qui, comme toujours, a pris des mesures pour que rien de ce qui peut intéresser ses lecteurs ne soit omis ou négligé.

Résignons-nous donc, et essayons de varier le menu quand même.

Par quel plat commencerons-nous ? Sera-ce par les exploits dramatiques de l'honorable M. Glais-Bizoin ? Pourquoi non ? M. Glais-Bizoin est de ceux qui donnent assez l'exemple de la libre parole pour qu'on n'ait pas besoin de dissimuler avec lui sa façon de penser. Nous lui dirons donc tout net qu'il a tort, absolument tort de brûler à son âge d'un amour malheureux pour Thalie.

Sa première œuvre, représentée à Paris avec un insuccès qui ne laissa rien à désirer, aurait dû, en bonne conscience, donner à un homme aussi ingénieux et aussi prompt à découvrir les travers d'autrui une leçon dont il aurait dû profiter.

Il ne faut pas avoir deux poids et deux mesures. On a raillé, et avec raison, les puériles prétentions théâtrales de M. de Saint-Remy-Morny. Ayons le courage de dire la vérité aux non moins puériles prétentions de M. Glais-Bizoin. Je sais, parbleu ! que la personne de ce cher et pétulant député est irrésistiblement sympathique lorsqu'on a eu le plaisir de l'approcher, ne fût-ce qu'une seule fois.

Il vous a des boutades d'enfant terrible qui désarment toute critique. Il vous saute de branche en branche avec des piailllements espiègles qui rappellent le fameux vers :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Mais sa muse n'a pas jusqu'ici prouvé qu'elle en ait, et franchement c'est un peu bien tard pour débiter.

Surtout il faudrait absolument se garder, quand on est député plus qu'indépendant, de solliciter des tours de faveur pour lire ses productions au comité de la Comédie-Française avant trente-quatre autres auteurs inscrits depuis longtemps. Ces trente-quatre-là n'ont probablement, eux, qu'une corde à leur arc. Ils ne prennent pas (et ils font bien) la littérature pour un hors-d'œuvre de la vie ; ils en font leur carrière, leur gloire, leur amour.

Allons ! décidément, monsieur Glais-Bizoin, vous avez un gros *mea culpa* à faire.

Et déjà les ironistes se sont mis en campagne pour faire commencer votre expiation.

Celui-ci vous appelle : *Glais-Bizoin*, auteur en chambre.

Celui-là dit :

On sait que M. Glais-Bizoin est partisan de l'instruction gratuite et obligatoire. Il fait écoles sur écoles.

Jusqu'à la caricature qui... s'en mêlerait, si dame Censure n'était pas là ! J'ai vu, pas plus tard qu'hier, de mes yeux vu, un projet de dessin en deux parties représentant un double Glais-Bizoin. Autour du premier, souriant et joyeux, des mains qui applaudissent à tout rompre, avec cette légende : *Comme représentant*.

Autour du second, de vilains diables de sifflets voltigeant, avec cette autre légende : *Comme représenté*.

Voyons, n'est-ce pas, excellent défenseur de la liberté, que vous ne le ferez plus ?

~ Puisque j'ai parlé, à propos de M. Glais-

Bizoin, de la Comédie-Française, je veux, avant d'aller plus loin, couper court à des bruits sinistres ainsi qu'à des attaques qui, les uns comme les autres, ont eu pour objectif un des artistes les plus remarquables de ce temps, un des comédiens les plus aimés et les plus estimés du public, qui a bien placé affection et estime.

D'abord les attaques :

On a dit et redit que M. Delaunay, victime d'un grave accident, s'était opposé de tout son pouvoir à ce que le rôle qu'il devait remplir dans *Dalila* fût donné à un de ses camarades.

C'est tout juste le contraire qui s'est produit.

Lorsque Delaunay eut été remis de la terrible chute qu'il avait faite, il reprit, en présumant trop de ses forces et de son courage, les répétitions interrompues. D'où la récidive qui survint. Dès que cette récidive se fut déclarée, Delaunay constata spontanément et immédiatement qu'il se sentait hors d'état de jouer, demandant à ce qu'on le remplaçât.

M. Octave Feuillet, qui tenait beaucoup à son interprète, provoqua lui-même une consultation à laquelle prit part le docteur Sée, et ce fut ensuite, sur les instances réitérées de Delaunay, qu'on procéda à une distribution nouvelle.

Passons maintenant aux bruits alarmants :

Un journal, l'autre jour, sans se soucier des amis, des parents que cette brutale formule allait plonger dans la douleur, n'allait-il pas jusqu'à annoncer que le malade était à toute extrémité !

Tudieu ! comme on vous a des façons prestes d'expédier les gens dans l'autre monde ! Il me semble cependant que les trains à cette destination sont suffisamment remplis depuis quelque temps.

Or voici la vérité exacte, constatée oculairement, comme on dit au Palais.

Delaunay, si son bras, qui fut démis dans le choc, n'avait pas amorti le coup qu'il reçut à la tempe, était évidemment tué sur place.

Ce coup a déterminé, alors que le bras était guéri, des vertiges, des ébranlements, mais rien qui constitue un danger réel.

Un repos absolu, tout à fait absolu, est, par exemple, indispensable.

— Vivez comme un légume, a dit la Faculté.

C'est-à-dire ni préoccupation, ni occupation, ni lectures, ni causeries. La pure existence végétative.

Le malade se lève et va prendre place dans un grand fauteuil, une pile d'oreillers lui soutenant la tête. Là, il reste complètement immobile, fabriquant de la charpie, pour que la machine travaille sans que la pensée ait à intervenir. Par sa fenêtre entr'ouverte, dès que paraît un rayon de soleil, il aperçoit les promeneurs qui descendent l'avenue de la Grande-Armée se rendant au bois de Boulogne.

Et le pauvre Delaunay soupire, lui qui est un des promeneurs habituels du vieux bois, dont il connaît les moindres détours, et près duquel il est venu se loger pour pouvoir, dès sept heures du matin, aller y faire les excursions solitaires durant lesquelles il composa tant de créations hors ligne.

Mais, en somme, c'est une simple affaire de temps. Le moral du malade est parfait. Pas la moindre défaillance. Une fermeté sereine et simple. Un bon congé par là-dessus, et en septembre nous l'applaudirons plus fort que jamais.

Car cette fois l'absence aura eu raison, puisqu'elle nous aura conservé, pour nous le faire mieux apprécier, un des plus sincères talents de notre époque.

~ Cependant, et tandis que l'hiver de 1870, un affreux hiver, finissait sur toutes sortes de deuils et de souffrances, la Mi-Carême, fidèle au rendez-vous des blanchisseuses et des porteurs d'eau, promenait dans les rues encombrées ses tapissières panchées de drapeaux et faisait résonner ses cors de chasse horripilants.

Vous êtes-vous jamais représenté la position sociale du monsieur qui traverse la vie en poursuivant ce seul but étoilé :

— Attendre chaque année la Mi-Carême pour souffler dans du cuivre pendant cinq ou six heures !

O idéal ! ô rêve !

Il faut, du reste, que le cor de chasse, qui pour

les profanes est une invitation à la névrose, possède des charmes tout intimes qu'une fois on fait partie des initiés, car elle a ses fanatiques, cette machine à bruit. Que dis-je ? ses martyrs.

Au faubourg Saint-Germain, dans les parages de la rue de Bourgogne, existe un marchand de vin qui est comme l'apôtre de la religion du cor.

Pour les martyrs en question, que traque une ordonnance de police interdisant ces cuivres funestes, il a installé dans une cave, creusée à une rare profondeur, une manière de catacombes lyriques.

A l'instar des premiers chrétiens, à certains soirs, on voit les *cornolâtres* arriver un à un en rasant la muraille. Ils pénètrent précipitamment, descendent un escalier en colimaçon, après avoir, au préalable, décroché un cor suspendu à un vaste râtelier.

Au bout de l'escalier, le caveau mystérieux. A la lueur blafarde de quelques lampes, les affidés sont là rangés autour d'une table. L'un après l'autre, ils soufflent chacun pendant cinq minutes le *Roi Dagobert*, ou *Allons chasseur, vite en campagne !*

Cela dure de neuf heures à minuit, après quoi tout le monde remonte à la surface du sol des vivants, et l'on se sépare en se répétant :

— Quelle belle soirée nous venons de passer là !

Quand je vous disais que c'est une religion !

Mais c'est égal, je m'en tiens à l'opinion de la femme d'esprit qui présentait ainsi son opinion :

— Le cor !... un instrument qui devient charmant quand on commence à ne plus l'entendre du tout !...

~ Si vous passez tout le long, le long du cours la Reine, vous apercevrez derrière cette affreuse ampoule de verre qui a nom le Palais de l'Industrie, une longue tente en forme de parallélogramme, dont les rayures de coutil bieu et blanc tirent l'œil du plus loin qu'on les voit.

Qu'est-ce donc ?

Pas grand-chose : une nouvelle édition de l'exposition des chiens, qui, la première fois, il y a cinq ans, avait obtenu un si éclatant succès. Le malheur, c'est qu'on se lasse des meilleures choses.

Il y a cinq ans, les propriétaires de chiens exceptionnels s'étaient empressés de répondre à l'appel. On était tout feu, tout flamme, et l'émulation faisait des siennes.

Les dames du demi-monde elles-mêmes avaient expédié leurs plus purs havanais, leurs king-charles les plus chers.

Vous rappelez-vous celui qui se prélassait si grotesquement dans une niche tapissée de satin rose ? Ce qui fit dire à un passant :

— Il n'est pas étonnant qu'on mette les chiens sur la soie, quand on met les gens sur la paille.

Vous rappelez-vous ?...

Aujourd'hui les choses ont changé de face. Comme en somme il n'est pas trop invraisemblable d'admettre qu'à une année d'intervalle les races se sont métamorphosées au point de produire quelque nouveauté digne d'intérêt, il en résulte que l'indifférence a fait place à l'engouement, et que les visiteurs se rarifient de plus en plus, jusqu'au moment où ils feront absolument défaut.

Toujours le trop de zèle.

~ Mais comment empêcher le Parisien de courir d'un extrême à un autre ? Voyez la frénésie vaccinatoire !

Cette monomanie est évidemment en disproportion avec la logique : on prend du virus, parce que le voisin en a pris.

Les boutons de Panurge !

Cela a remplacé le troppmannisme, qui pourtant n'a pas dit encore son dernier mot, ainsi que l'atteste un chiffre vraiment effrayant qui m'est authentiquement donné.

Une maison qui vend aux colporteurs les canards qu'on crie par les rues, la veuve Roger, rue des Ecoiffes, a tiré et vendu, à l'heure qu'il est, deux millions d'exemplaires de la relation du procès de Pantin. Elle en écoute encore chaque semaine une cinquantaine de mille.

Il est vrai que, d'autre part, quand la vogue s'en va, elle s'en va bien.

Tenez, on est en train de préparer une réédition

des œuvres de Timon. Et chacun, en trouvant l'annonce de cette publication, de se demander ou de demander à autrui :

— Qui ça, Timon ?
Qui?... Ah! du temps de Louis-Philippe, tous les échos vous auraient renseigné à ce sujet. Timon de Cormenin était une popularité universelle, on s'arrachait ses pamphlets comme on s'est arraché depuis les numéros de la *Lanterne*.

De tout cela, plus rien qu'un vague souvenir chez ceux qui ont la mémoire soignée.
A'as! poor Yorick!...

— Au moment où la question de la folie est plus que jamais à l'ordre du jour, que vous semble de ce drame dont une lettre que nous recevons de Berlin nous apprend que les environs de cette ville viennent d'être le théâtre?

Des enfants étaient réunis sur les bords de la Sprée.

Soudain l'un d'eux, qui s'était imprudemment avancé trop près de la rive, glisse et disparaît dans la rivière.

Ses petits camarades qui perdent la tête se sauvent. Mais soudain un homme est accouru. Il a vu l'accident et, sans même se dépouiller de ses vêtements, il s'élance dans l'eau.

C'est un vigoureux nageur.

En quelques brasses il est auprès de l'enfant, le saisit, le ramène. Il est sauvé!

L'homme, en effet, l'a déposé sur la berge et le regarde avec attention. Le pauvre rouvre les yeux... Mais tout à coup son sauteur l'a par un brusque mouvement soulevé de terre. Il le balance une minute et le rejette avec violence au milieu de la Sprée.

Après quoi il plonge à son tour, le repêche, le rapporte au bord, le rejette....

Bref, quatre fois de suite la même scène étrange, effrayante, se renouvela.

L'homme était un fou échappé d'une maison de santé des environs!

Quand on intervint, l'enfant qui lui avait ainsi servi de funèbre jouet était complètement asphyxié.

Hoffmann ou Edgar Poë, les grands inventeurs de fantastique, n'ont rien inventé de plus terrible que cette scène de la vie réelle!...

— Ce qui m'a paru également terrible, dans un autre genre, ce sont les révélations faites à la dernière séance de l'Académie de médecine.

Jusqu'ici, on avait supposé seulement que l'atmosphère était constamment chargée d'innombrables spirales, propageant par leur transport le germe d'une foule de maladies. Il paraît que des expériences récentes ont démontré qu'on ne s'était pas trompé.

De ces expériences, il résulte (prenez note de ceci, c'est tout à fait important), il résulte, dis-je, que l'air des salles d'hôpitaux, que les appareils de ventilation employés déversent dans tout le voisinage comme une pluie miotide, est le véhicule de toutes les infections épidémiques.

Devant ces constatations, vous croyez peut-être qu'on a reconnu qu'il était urgent d'aviser.

Un savant, en effet, l'honorable M. Wæstyn, appelait l'attention de l'Académie sur ce grave sujet, proposait de brûler l'air des salles de malades avant de permettre qu'il s'échappât au dehors.

Logiquement, la proposition aurait dû être acclamée, et M. Wæstyn fêté comme un bienfaiteur de notre pauvre espèce humaine: car les expériences ne laissent subsister aucun doute.

De la viande placée dans des flacons remplis d'air emprunté à une salle d'hospice s'est immédiatement nutréfiée. De la viande placée dans des flacons remplis d'air brûlé et purifié s'est conservée sans décomposition pendant des mois.

C'est préemptoire.

N'importe! la routine n'entend pas de cette oreille, et l'on continuera à nous empoisonner quotidiennement.

Un académicien, M. le général Morin, a répondu qu'on n'avait pas le moyen de faire les frais des appareils nécessaires.

Ce n'est pas une raison sérieuse cela: demandez

à la science de trouver des procédés de combustion économique, et elle les trouvera.

Mais on n'a pas le droit, en face de faits aussi décisifs, de se croiser les bras.

La France, assez riche pour payer sa gloire, doit l'être assez pour payer sa santé.

— Montrons-nous fidèle au conseil de Boileau, qui recommande de passer du grave au doux; prouvons en outre à nos lectrices que nous nous occupons de ce qui les intéresse.

Dans ce but, nous voulons être un des premiers à saluer la résurrection d'une vieille mode qui date de seize ou dix-sept ans. Le gilet pour dames fait sa rentrée dans le monde.

Le gilet pour dames!... Vous souvenez-vous de la sensation que sa première apparition produisit?

On n'était pas alors comme aujourd'hui familiarisé avec les excentricités et les audaces de costume. Aussi quel émoi!

Celles qui les premières osèrent, aux abords de 1850, porter le gilet, furent regardées avec des yeux effarés par tout le camp des bourgeoises. Fendre la robe par devant et laisser voir une rangée de boutons de métal avec des poches de côté, comme les blouméristes! Quelle témérité!

Le gilet pendant fit sa trouée. Il y en eut de bleus, de blancs, de roses, de verts. Ce fut une véritable rage. Puis, la roue de la mode tourna, et le gilet retomba dans l'oubli.

Il en sort de nouveau, mais cette fois sans étonner personne.

Aux courses de Vincennes, dimanche, j'ai constaté la présence de douze gilets arborés le plus galamment du monde sous les rayons d'un soleil remis à neuf.

Nota bene. — Le gilet n'empêche pas, dans un ménage, la femme de porter aussi... le pantalon.

— Aux courses de Vincennes, qui paraissent, après un fort ralentissement, en train de reprendre faveur, c'était une véritable bourse aux cancan.

Comme de raison, les conversations étaient hippiques avant tout, et on y parlait avec enthousiasme d'un nouveau poulain qui, au dire des experts, promet de renouveler les prouesses exceptionnelles de *Gladiateur*, dont il est d'ailleurs le fils légitime. On faisait aussi (assez pressé de compromettre son argent!) beaucoup de paris sur le prochain derby.

Mais ce n'était pas tout, et les rumeurs mondaines y tenaient très-large place.

C'est ainsi qu'on a imaginé là-bas une nouvelle variété de sport: le *sport académique*.

Profitant des nombreuses vacances qui dépeuplent les fauteuils de l'Institut, on s'est mis à organiser des poules et à parier sur les listes de candidats. On prenait, par exemple, Théophile Gautier à 5, Janin à 2, Ollivier à égalité.

Ce qui m'a étonné, c'est de voir combien Pontmartin était mal coté. Ses œuvres étant données, il devrait cependant être sûr de l'emporter toujours sur n'importe qui de plusieurs longueurs.

Les bibliophiles se donnaient rendez-vous à la vente Sainte-Beuve, qui va avoir lieu prochainement, et où seront offerts aux enchérisseurs des livres vraiment curieux, et rendus plus précieux encore par les notes nombreuses dont l'éminent écrivain les avait enrichis.

Les dilettanti commentaient la réforme annoncée d'avance, réforme aux termes de laquelle les compositeurs de musique pourront désormais, comme les peintres, concourir jusqu'à trente ans à ce fameux prix de Rome, pour lequel j'ai dit déjà mes antipathies sincèrement persistantes.

Un peu partout aussi on faisait des mots.

Dans un groupe, il était question de la maladie d'un journaliste qui, après avoir donné les plus sérieuses inquiétudes, est en train de tromper l'espoir de ses ennemis et le désespoir de ses amis.

— X..., fit un confrère qui passait..., je le connais..., d'avance j'étais sûr que, même pour l'article de la mort, il tirerait à la ligne!...

— Encore une déchéance.

On annonce que le canon du Palais-Royal, vous

savez? celui qui provoquait des attroupements de badauds et d'étrangers durant tout l'été, va être exproprié pour cause d'imposture publique.

Le canon du Palais-Royal, ce mystificateur (à qui se fier désormais!) ne donnait, paraît-il, qu'une heure par à peu près. Cela variait d'un quart d'heure.

Triste renseignement pour les gens qui réglèrent précisément leur chronomètre là-dessus!

On va remplacer ce farceur à détonations par des cadrans solaires compensateurs d'un modèle inédit, qui seront d'une fidélité irréprochable.

On en mettra dans tous les squares.

Au fait, j'y pense... voilà qui va obliger à débaptiser Z..., le membre de tant de sociétés savantes, dont la ponctualité, exploitée, dit-on, par une épouse un peu fantaisiste, avait mérité un sobriquet qui n'aura plus cours.

Comme Z..., tous les jours, s'en allait après son déjeuner pour ne rentrer que pour dîner, on l'avait dans son quartier surnommé le *Canon du Palais-Royal*.

Ne parlait-il pas invariablement à midi?

— Une belle fête artistique que celle à laquelle a donné lieu la réapparition d'Augustine Brohan aux *Matinées* de la Gaité.

Quelle grande artiste! Quel art!

Et comme il est regrettable qu'elle ait abdiqué si tôt!

Le triomphe obtenu par Augustine Brohan, l'autre jour, devait nécessairement redonner l'essor à une foule de sollicitations et d'obsessions.

C'est à qui, depuis une semaine, la pressera de rentrer au théâtre; mais elle reste inébranlable. Qu'on ne se fasse pas d'illusion à cet égard, sa retraite est bien, bien, bien définitive.

— Voyez-vous, disait-elle à un ami, au théâtre, il y a ceux qui en restant font dire au public: — *Comment? encore!* ceux qui en se retirant lui font dire: — *Comment? déjà!...* J'ai choisi la seconde catégorie, et je m'en tiens là.

— Il faut être *ubiquiste*, en ces temps de cosmopolitisme, si l'on veut suivre le *tout Paris* dans ses pérégrinations capricieuses.

De la Gaité, vite un bond jusqu'à Bruxelles, où l'on donnait une représentation solennelle du *Lohengrin* de Wagner. La presse parisienne avait été convoquée. Était-ce bien réellement une grâce qu'on lui avait faite là?

J'ai assez souvent eu l'occasion de dire ma très-humble opinion sur Wagner, pour n'y pas revenir.

Rien qu'une anecdote à propos de cette soirée, diversement appréciée.

Dans une des loges de face de la Monnaie, le hasard avait rassemblé quatre importants financiers, tous directeurs de compagnies de chemins de fer.

Et comme on remarquait la coïncidence:

— Ce n'est pas étonnant, dit un Parisien de l'orchestre; ils sont là par esprit de corps pour fêter un des leurs.

— Comment cela?

— Parbleu! Wagner n'est pas un musicien... c'est un chef de train...

— C'était à la dernière soirée du ministre de la marine.

Arrive Jubinal, le plus chamarré des humains. Sa brochette avait positivement l'air de demander grâce.

— Regardez donc, murmura une voix; si cela continue, ce sera comme pour *Monte Cristo*... ses décorations ne pourront plus être représentées qu'en deux soirées.

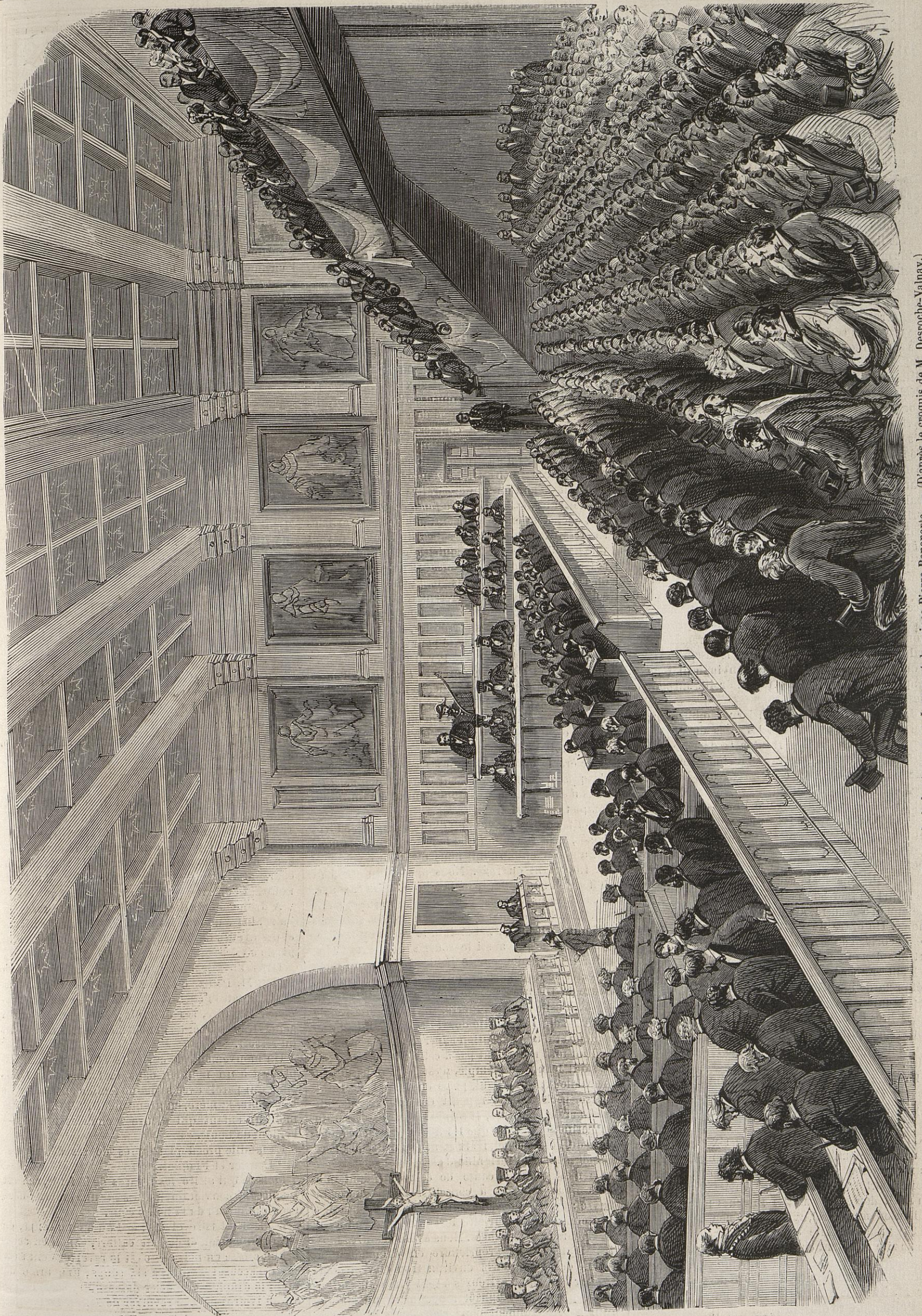
PIERRE VÉRON.

ERRATA

Par erreur de mise en page, les noms de MM. les présidents Glandaz et d'Oms ont été intervertis au bas des portraits que publiait le dernier numéro du *Monde illustré*. Les photographies nous avaient été communiquées par M. Appert, photographe de la magistrature.



Tableau de Raphaël, appartenant au roi de Naples, et dont l'acquisition a été proposée au Gouvernement français.



Palais de Justice de Tours. — Séance de la haute cour. — Jugement du prince Pierre Bonaparte. — (D'après le croquis de M. Desroche-Valnay.)

DUEL ET ENTERREMENT

DU PRINCE HENRI DE BOURBON

Dans notre dernier numéro, en donnant le portrait de Henri de Bourbon, nous avons raconté les péripéties du duel à outrance dont l'issue a été si fatale à l'enfant don Enrique.

Le combat a eu lieu à onze heures du matin, à las Ventas de Alcorcon, site désolé où ne pousse nul arbrisseau, où le plus maigre brin d'herbe ne peut croître. Cet endroit, dont l'aridité n'offre pas le moindre point de repère à la mire des combattants, est le lieu ordinairement choisi pour ces sortes de rencontres. C'est le Pré-aux-Clercs de Madrid, avec cette différence qu'à Alcorcon rien ne rappelle le riant aspect des prairies. Non loin de là se trouve située l'école d'application d'artillerie, ce qui lui donnerait encore, si des arbres verdoyaient dans le paysage, un certain air de parenté avec notre bois de Vincennes.

Les conditions du combat étaient, nous l'avons dit, excessives. Mais le duc de Montpensier avait déclaré qu'il acceptait tout, même le duel à bout portant.

Sur le terrain, don Enrique, que le sort avait favorisé, fit feu le premier, et sa balle passa au-dessus de l'épaule du duc, qui, son tour venu, tira en l'air, pensant que les témoins n'en exigeraient pas davantage. Les armes furent rechargées, et la seconde balle du prince espagnol passa dans les cheveux du prince français. Le second coup de Montpensier porta sur le canon du pistolet de l'enfant, qui fut légèrement touché par un fragment de projectile qui s'était brisé en plusieurs morceaux.

Le duc proposa alors de regarder le combat comme terminé, mais ses observations ne furent pas plus accueillies que la première fois. A la troisième et dernière reprise, rapporte un témoin présent au combat, la main de don Enrique tremblait. Le calme de son adversaire semblait le fasciner. Il tira sans toucher le duc, qui, ripostant immédiatement, frappa don Enrique à la tempe droite, un peu au-dessous de l'œil.

Lorsque le duc de Montpensier vit tomber son adversaire comme une masse, les bras étendus et la figure dans la poussière, il fut pris de convulsions spasmodiques si violentes, que les médecins amenés sur le lieu du combat eurent une congestion cérébrale, et pratiquèrent deux saignées abondantes à une demi-heure d'intervalle l'une de l'autre. Le prince d'Orléans voulait se mettre immédiatement en route pour Séville, où il était attendu par sa famille; mais les docteurs s'y opposèrent, et il fut ramené à Madrid, au palais de Vista Hermosa, au coin du Prado et de la rue San Geronimo. Le corps de Henri de Bourbon ne fut pas transporté immédiatement à Madrid, ainsi que le désiraient ses témoins. Un ordre du gouvernement obligea le funèbre cortège à s'arrêter à Carabanchel, et le cercueil fut mis dans une chapelle ardente.

L'enterrement, qui devait avoir lieu le dimanche, a été retardé jusqu'au mardi 15 mars, à une heure de l'après-midi. Les journaux de Madrid ont été plus que sobres de détails sur cette cérémonie. Ceux que nous reproduisons nous sont transmis par notre correspondant particulier, qui en a été le témoin oculaire.

La bière renfermant le corps de don Enrique de Bourbon fut placée sur un char funèbre, *sac amental*, et portée au cimetière de San Isidoro, situé non loin de la porte de Tolède, à Madrid.

Ce char funèbre était attelé de six chevaux recouverts de housses noires et la tête empanachée de plumes noires aussi. Le cercueil, *urna*, était en bronze, portant des ornements emblématiques dorés. On avait déposé dessus les insignes maçonniques de lieutenant général, grand-croix de Charles III et du 33^e grade du rite écossais. Quatre maçons du même rite portaient chacun un coin du poêle.

Le deuil était conduit par M. le duc de Sesta, en costume de grand-maître de la loge de Charles III, par M. Güel, jeune lieutenant de hussards, et par M. Puledo, prêtre officiant.

Quinze cents personnes environ ont suivi Henri de Bourbon à sa dernière demeure. La foule se portait sur le passage du cortège, au milieu duquel on remarquait MM. Telingue, Borguella, Luis Blanc et tant d'autres notabilités. On ne voyait aucune voiture de maître. Aucun trouble, aucune manifestation n'a signalé ces funérailles.

D'ailleurs, toutes les précautions étaient prises par le gouvernement. Les troupes étaient consignées. L'artillerie tenait ses batteries attelées dans les casernes de San Gill et del Retiro. Au premier signal d'alarme, les soldats avaient ordre de descendre dans la rue.

MAXIME VAUVERT.

LA VIERGE DE PÉROUSE

TABLEAU DE RAPHAËL

Rien de plus extraordinaire que la mise en vente d'une œuvre de Raphaël. Les fresques du Sanzio sont immobilisées sur les parois où le maître sans rival les a peintes, et ses tableaux se trouvent répandus dans les grands musées d'Europe; or, les musées n'ont point coutume de se dessaisir de ce qui les rend fameux et consacre leur importance, des pièces qui sont pour eux un sujet de légitime orgueil. Trois ou quatre collections particulières en possèdent aussi, et c'est de là que proviennent ceux que l'on voit de loin en loin apparaître dans les ventes. L'an dernier, *la Madone de la famille d'Orléans* a passé aux enchères; en ce moment, amateurs et artistes se pressent dans l'une des salles du Louvre, devant une grande page dont l'acquisition est à faire. Mais ces occasions sont rarissimes; il ne s'en était pas offert de pareilles depuis longtemps; qu'on en soit assuré, elles ne se représenteront pas de si tôt.

Le tableau actuellement au Louvre, et qui, au sentiment de quelques personnes, devrait ne plus quitter la collection, exécuté pour le monastère de Saint-Antoine-de-Padoue, à Pérouse, date de la jeunesse du maître. Venu après le *Sposalizio*, l'on y rencontre des traces de l'influence florentine. Néanmoins il appartient, lui aussi, à la première période du talent de Raphaël, celle qu'on appelle *péruiginesque*, et, quoique négligé et travaillé hâtivement par endroits, on ne saurait demeurer indifférent au caractère ferme de certaines figures, au charme d'exquise sérénité répandu sur d'autres, et plusieurs, nous n'exagérons pas, commandent une admiration complète, sans réserve.

Traité d'un crayon et d'un burin également fidèles, la reproduction que le lecteur trouvera dans le numéro d'aujourd'hui nous dispense de décrire cet important ouvrage. Nous appelons seulement l'attention sur la figure de la Vierge, pure et suave, élégante et naïve sans affectation, mystique et réelle à la fois, digne d'inaugurer ces madones sublimes qui ont porté si haut et si loin la gloire du maître. Qu'on remarque aussi le sourire du petit Jésus, empreint de la douceur ineffable et céleste qui resta le secret de Raphaël; et, au centre du tympan, la figure de Dieu le Père; debout, à droite du divin *Bambino*, celle de saint Pierre, sont des morceaux de peinture d'une intensité de vie surprenante, d'une couleur et d'une exécution superbes. Mais dans le tableau tout ne se tient pas à cette hauteur. Le petit saint Jean, par exemple, n'est point précisément merveilleux; saint Paul, placé en regard de saint Pierre, pêche sous le rapport des proportions, du dessin et de la facture, et sainte Dorothée, et sainte Catherine, de même que les anges prosternés aux côtés du Père éternel, ne laissent pas d'être des personnages fades et insignifiants.

Ce n'est point à cause de cela cependant que nous nous refusons à conseiller l'achat de cette œuvre: après tout, elle contient assez de beautés de premier ordre pour être fort enviable même avec ses erreurs et défaillances. Nous avons d'autres motifs. D'abord son propriétaire en demande une somme des trois quarts environ trop élevée, bien que par ce temps de Greuzes à cent vingt-six mille francs pièce, un Raphaël moyennant un simple million soit vraiment pour rien. Mais le Louvre

doit s'interdire de pareilles folies. Ensuite, une peinture du Sanzio est-elle si nécessaire, si indispensable au Louvre, qu'il faille la couvrir d'or à plusieurs couches, l'acquérir à n'importe quel prix? En bonne conscience, c'est non qu'il faut répondre, car on en voit dans la galerie une douzaine pour la plupart autrement belles, et qui représentent avec honneur les diverses manières du maître. Et puis, le million qu'absorberait à elle seule *la Vierge de Pérouse* peut trouver au musée un emploi si judicieux et si raisonnable! Pensez donc aux lacunes qui restent à combler dans la collection! Aussi, est-ce sans éprouver de cuisants regrets que nous verrons partir ce tableau. Sans doute il ajoutera beaucoup à l'importance de la galerie qui va le posséder, mais eût-il augmenté sensiblement, d'une façon utile surtout, celle de notre grand musée national? Franchement, nous ne le pensons pas.

La Vierge de Pérouse a été gravée au trait pour l'*Histoire de l'art* de Seroux d'Agincourt (t. II), lithographiée par Deluise et par Ludwig-Ritter, et à l'Exposition universelle de 1867, on en voyait une gravure exécutée au burin par un habile artiste de Naples, M. Aloysio Juvara.

OLIVIER MERSON.

UNE SÉANCE DE LA HAUTE COUR

Dès les six heures du matin, le 21 mars, les abords du palais de justice étaient envahis par la foule. Deux ou trois pelotons du 2^e de ligne, des sergents de ville, des gendarmes, faisaient tous leurs efforts pour contenir la multitude qui, de moment en moment, devenait plus grande, plus forte, et surtout plus pressante. Vers les dix heures, MM. les reporters entraient dans le palais de justice et allaient prendre leur place.

Ce n'est qu'une heure plus tard que les portes furent ouvertes et qu'il fut permis à la foule de se ruer tout à son aise dans la salle.

Comme nous l'avons dit dans notre dernier numéro, la salle est petite, et il a fallu élever une tribune dans le fond de la salle pour laisser place aux curieux; or, la tribune fut envahie en un clin d'œil, et jusque sur les marches on se pressait, on se bousculait quelque peu, on s'entassait surtout.

Beaucoup de dames et d'officiers.

Tout à coup un cri d'effroi retentit: on venait d'entendre craquer la tribune. Jugez de l'épouvante!... Cependant, la curiosité est telle, qu'avant de quitter leur place, ceux qui ont le plus de danger à courir veulent s'assurer de la solidité de la charpente... Et, étant rassurés, — l'émotion s'évanouit, et l'on rit de bon cœur.

A droite de la salle, près des places réservées aux journalistes de tous les pays, la tribune des avocats et des avoués de Tours; en face, la défense et la partie civile.

Dans l'hémicycle, sous le Christ de bronze, le préfet, M. Paulze d'Ivoi, M. Louis de Ratisbonne, son secrétaire général, deux députés du département, le maire, ses adjoints, le trésorier-payeur général, le colonel de gendarmerie et les magistrats du ressort.

Un mouvement de curiosité et de sympathie se produit à un moment dans la foule: c'est Louis Noir qui paraît avec sa jeune femme en deuil, puis M^{me} Noir, la mère, en grand deuil, qui tient par la main un enfant qui pleure à chaudes larmes, — l'enfant de Louis.

La famille prend place près de ses défenseurs, M^{es} Laurier et Floquet.

Mais ce qui attire les regards de la foule, ce sont les pièces à conviction, placées sur une table au-dessous du bureau de la haute cour.

Deux pistolets-revolvers: — l'un à cinq coups, de légère dimension et de plat calibre, canon en acier bruni, crosse en bois: — c'est le revolver dont s'est servi l'accusé; l'autre, à six coups, une arme de luxe; le canon est en acier damasquiné et la crosse est en ivoire: c'est le revolver de M. de Fonvielle; puis la redingote et la chemise que portait Victor

Noir au moment où il a été frappé. Mais l'attention se porte avant tout sur les scellés portant les nos 9 et 10 : — ils contiennent les balles déposées par les experts, et la petite balle cylindro-conique qui a frappé la victime.

Vers les onze heures, un mouvement prolongé se produit dans l'auditoire. Les gardiens ont peine à maintenir l'ordre.

A onze heures et demie, l'audencier annonce la haute cour.

Un profond silence s'établit aussitôt.

M. Glandaz, président, entre suivi de MM. Zangiacomi, Pouillaude de Carnières, Boucly, Gastambide, juges titulaires, et de M. Savary, juge suppléant. M. le procureur général Grandperret, assisté de M. Bergognié, avocat général, occupent les fauteuils du ministère public.

La cour est en robes rouges. M. le procureur général porte l'épave d'hermine.

Lecture est donnée du décret qui convoque la haute cour; le greffier appelle les noms des jurés désignés par le sort; puis la haute cour se retire dans la chambre des délibérations, avec l'accusé et ses avocats, pour opérer le tirage, au sort des jurés siégeant au procès.

A deux heures un quart, la haute cour rentre en séance, et M. le président adresse à MM. les jurés une allocution qui est écoutée au milieu d'un profond silence.

A ce moment, le prince Pierre paraît, accompagné d'un capitaine de gendarmerie, qui se place à quelque distance de lui.

Le prince est pâle et paraît dominer à grand-peine une vive émotion. L'accusé est de haute stature; il porte l'habit noir, boutonné jusqu'au-dessus des revers, un pantalon noir et un gilet bleu. Il a la cravate blanche et la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il est ganté soigneusement.

Son attitude est celle d'un officier en retraite. Le sourcil est pâle et peu fourni; l'œil noir, un peu couvert, largement cerné.

Sur l'invitation du greffier, l'accusé se lève...

L'interrogatoire commence.

L'accusé, élevé à Canino, et ayant passé sa jeunesse dans les États de l'Église, répond avec un fort accent italien, mais il prononce d'une manière très-nette.

Cependant, pendant son interrogatoire, l'impétuosité de son caractère se traduit par des gestes et des regards violents. Nature ardente, il est vrai, et qui perd difficilement ce caractère, surtout dans un cas pareil.

Ainsi, M. le président, questionnant M. de Fonvielle, demande comment il a pu échapper aux coups tirés par le prince.

M. de Fonvielle répond que, tout abasourdi de ce qui venait de se passer, et ne comprenant qu'une chose, que sa vie était en danger, il s'est jeté sous une chaise tout d'abord, pour se défendre dans ce guet-apens.

LE PRINCE. — C'est un mensonge!... Il a voulu m'assassiner, et c'est lui qui devrait être sur le banc des accusés! (Mouvement prolongé.)

En ce moment, le prince, très-exalté, s'agite et se lève de son banc, les yeux en feu et pâle de colère.

La déposition de M. de Fonvielle et celle de M. Paschal Grousset donnent lieu à un grave incident.

C'est alors que M. le procureur général s'est levé et a protesté énergiquement, en disant que si le témoin devait répondre ainsi, il serait obligé de réquerir contre lui les peines édictées par la justice.

M. Grousset a été emmené par deux gendarmes : mais alors un mouvement indescriptible s'est produit dans l'auditoire, lorsque Fonvielle, sautant au cou de son ami, l'a embrassé en pleine salle.

A cinq heures et demie, l'audience était levée. Nous pouvons dire, avec une impartialité vraie, que l'émotion causée dans cette séance a été plus grande encore que celle à laquelle on pouvait s'attendre.

Cette mère en deuil, cette femme et cet enfant qui pleuraient, ont profondément impressionné la foule.

Reste à notre collaborateur et ami Petit-Jean à vous donner un compte rendu fidèle de cette affaire, qui restera parmi les plus célèbres.

C. E.

LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

Obstiné dans ses idées, et exerçant chez lui une autorité sans conteste, il n'y avait point à répliquer à une parole formulée par le colonel.

Sa femme garda le silence, se promettant d'étudier avec plus de soin cet homme, qu'une vague appréhension maternelle lui désignait comme devant troubler le bonheur domestique dont elle avait été favorisée jusqu'alors.

Hélas! il en est trop souvent dans la vie ainsi que dans le voyage de cette paisible famille; bien des drames intimes, bien des catastrophes déplorables, sont parfois le résultat de rencontres imprudentes, qu'un peu de clairvoyance ou de sagesse aurait pu conjurer!... Souvent c'est à la faveur de quelque acte d'hospitalité que se nouent ces amours dangereux, cause de deuil éternel!... Mais laissons les événements parler eux-mêmes.

En vain la baronne essaya-t-elle de tendre à Fernandez ces petites embûches de conversation, en apparence naïves, où excellent les femmes aux habitudes sédentaires; elle ne découvrit rien qui lui fût défavorable; à toutes ses questions, il répondait invariablement le même thème.

« Son père était mort dans les colonies, n'ayant laissé à sa veuve et à lui, fils unique, qu'une fortune fort délabrée; son éducation terminée, il avait eu la douleur de perdre aussi cette excellente mère; et cela, juste au moment où il héritait d'un oncle très-riche : c'était son dernier parent; il était seul au monde, et la tristesse habitait dans son âme avant le jour où la Providence l'avait obligé de venir à Ax. »

Pénétrant, comme ceux qui ont intérêt à dissimuler, le commandant avait deviné l'instinctive hostilité de la baronne, mais il voulut la capter aussi, et il y parvint au moyen de la confiance éloquente qu'il se mit à lui faire de son amour pour Claire.

Bientôt la mère, touchée par un langage nouveau pour elle, car le jeune homme s'exprimait avec cette exaltation colorée de mélancolique défiance que la passion prête aux amoureux, finit par se rassurer, et sa volonté ne tarda pas à être également accaparée.

D'ailleurs, le commandant était réellement épris; c'était un être à caractère complexe, comme il s'en trouve beaucoup dans la contrée où il était né. Il lui arrivait de loger dans sa nature exceptionnellement douée une âme audacieuse, dénuée de sens moral, et un cœur susceptible de toutes les berquinades du sentiment.

Emporté jusqu'alors par le soin d'édifier sa fortune, et par la nécessité de céler son crime sous une conduite austère, cet homme avait gardé une espèce de virginité de tendresse. Le passé de sa vie ne comptait guère que quelques épisodes amoureux, fort peu romanesques, d'où il était sorti le cœur intact; ici il éprouva involontairement, fatalement, les atteintes de cet amour vrai que doivent ressentir une fois dans leur existence ceux qui, comme lui, ont concentré leur âme et réprimé leur imagination.

Appelé donc à voir chaque jour cette belle et candide créature, quoi d'étonnant qu'il l'eût adorée?

Le charme et la grâce naissants de tous ses pas, de tous ses gestes, de ses moindres paroles; son air naturel, naïf même parfois, mais assaisonné d'esprit, joint à sa gaieté jeune, vive, active, qui se communiquait à tout ce qui l'approchait, faisaient de Claire la plus attrayante de toutes les jeunes filles.

Gâtée à plaisir dans la charmante retraite où elle avait vécu jusqu'alors, ne sachant rien du monde, heureuse comme elle était belle sans le savoir, cette enfant se laissa envelopper dans le réseau de soie aux mille mailles que crée l'entente des idées et des sentiments, sans chercher à se défendre contre cet attrait nouveau.

Tous les jours donc la cordialité des rapports augmenta peu à peu la cohésion de ces deux cœurs renaissant des trésors d'expansion contenue.

C'était pour le commandant une joie sans bornes: il était convaincu que s'il pouvait traverser le reste de son existence avec cet ange à ses côtés, il aurait à jamais fait un pacte contre les hostilités du sort.

Auprès d'elle, il oubliait tout; il se sentait jeune, timide, ravi; le remords même, l'implacable remords, qui sans cesse était à ses trousses, malgré qu'il en eût, semblait s'être dissipé sous l'empire de la passion.

Toutefois, un certain respect pour cette pure jeune fille l'empêchait de solliciter sa main.

Ce fut le père lui-même qui l'amena à se prononcer.

Un matin, en revenant de la source, le baron passa son bras sous celui de Fernandez, et l'entraîna dans une allée détournée; là, il s'assit sur un banc, et lui offrit une place à ses côtés:

— Mon jeune ami, lui dit-il en le regardant avec un air expressif, je vous ai attiré ici pour vous faire subir un interrogatoire en forme; et d'abord, au nom de notre amitié, je vous demande la confiance de vos secrets.

— Des secrets!... mais je n'en ai pas, je vous l'affirme, répondit le commandant, perdant tout à fait contenance.

— Ne vous troublez pas, dit le colonel avec enjouement; on ne rougit pas sans cause; pour vous punir de votre manque de franchise envers moi, je devrais vous laisser faire vos affaires vous-même, et ne pas vous dire que je sais tout.

— Vous savez tout!... répéta Fernandez d'une voix si altérée que le baron prenant le change:

— Ah ça! qu'avez-vous donc? lui dit-il; allez-vous tomber en syncope comme un jeune premier d'opéra comique? Si ce que j'ai appris me déplaisait, sacrebleu! je vous en parlerais sur un autre ton. Claire est plus forte que cela: la brave enfant m'a ouvert son cœur hier soir; et comme vous vous êtes conduit en galant homme devant la prédilection manifeste de ma fille pour vous, je viens vous dire avec une franchise de soldat:

— Claire vous aime, puis-je vous confier son bonheur?

— Ah! s'écria Fernandez en saisissant les mains du colonel, qu'il pressa convulsivement dans les siennes, tandis qu'une larme germait dans son œil noir, merci! merci!... si tout l'amour, tout le dévouement d'un homme peuvent suffire au bonheur d'une femme, je vous le jure, Claire sera heureuse!

Le bon père sourit à l'effusion de cette joie; puis il fut convenu qu'on allait prendre réciproquement les arrangements nécessaires à leur mariage.

Ce même soir, devant le petit comité de famille, le commandant fut officiellement présenté comme le prétendu de Claire.

La mère était tellement émue, qu'elle ne put parler; de grosses larmes coulaient de ses yeux, sans qu'elle se rendit bien compte si c'était de joie ou de tristesse.

Fernandez, blanc comme un marbre, chancelait en venant offrir à Claire une main tremblante, dans laquelle elle plaça la sienne en rougissant.

L'abbé Germain, resté de glace, se contenta de saluer silencieusement, et sortit peu après, emmenant son élève.

Il faut savoir que, dès le premier soir où l'étranger avait fait son apparition au milieu de cette famille, il s'était passé entre ces deux hommes une chose étrange:

Quand Fernandez adressa à l'humble pédagogue quelques mots saupoudrés de cette méprisante intonation usitée chez les superbes du monde vis-à-vis de leurs inférieurs, il avait rencontré deux yeux si intelligents, si scrutateurs, qu'ils avaient réveillé dans son âme une terreur assoupie.

Un jet de répulsion d'un côté, d'aversion de l'autre, avait jailli de ce regard, et dès lors il y avait eu entre ces deux hommes, de nature pareillement énergique, un soin extrême de s'éviter.

Quand l'abbé Germain eut disparu du salon, chacun respira plus à l'aise, et M. de Létang s'écria joyeusement:

— Allons, allons, assez de pleurnicheries comme cela! voyons! mille bombes! est-on heureux ou malheureux, ici?

— Oh! mon ami, mon père! dit le commandant

en se jetant dans ses bras, la joie m'accable... Une chose si inespérée... si ardemment souhaitée!... Non, un tel bonheur ne s'exprime pas!...

— Et toi, Claire, dit M. de Létang, peut-on savoir si ce projet d'union t'agrée?

Pour toute réponse, la jeune fille vint s'asseoir sur les genoux de son père, l'embrassa, caressa de sa main sa rude chevelure, joua avec ses longues moustaches, enfin fit cent adorables enfantillages qui tous témoignaient du ravissement qui débordait son jeune cœur.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

LE MARÉCHAL PRIM AU PRADO

Le dimanche 13 mars, le maréchal Prim revenait de voir faire l'exercice au bataillon de la milice dans lequel son fils est officier. Arrivé au Prado, il se trouva face à face avec la manifestation qui avait lieu, en ce moment et en cet endroit, contre le décret de conscription.

Nombre de cris avaient déjà été poussés. Quand parut le ministre de la guerre, les cris redoublèrent et s'adressèrent directement à lui. Des paroles on passa bientôt aux gestes. Des oranges, les pommes cuites des Espagnols, furent lancées. On jeta aussi des pierres, et l'une d'elles atteignit le maréchal.

Pour laisser toute sa sincérité au récit de cet épisode fâcheux, dont notre correspondant de Madrid nous adresse le croquis, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire textuellement la narration qu'en a faite, à la tribune des Cortès, le maréchal Prim lui-même.

« Je remercie M. Sorni et M. Garcia, directeur de la Discussion, qui ont fait les plus grands efforts pour me dégager des étreintes de la multitude. Alors, voyant que ces groupes demeuraient sourds à tous les conseils, j'ai donné de l'éperon à mon cheval, et naturellement j'ai pu circuler. Mais je regrettais d'entendre derrière moi hurler contre le ministère de la guerre (on se récriait surtout contre la loi relative à la conscription).



MADRID. — Funérailles de don Henri de Bourbon. — Le corps est conduit à la chapelle du cimetière de San Isidro. — (D'après le croquis de M. Tomas Padoro.)

« Lorsque j'arrivai à la porte d'Alcala, un misérable me lança une pierre. Je tournai la bride de mon cheval, et, heureusement, je ne vis pas qui avait fait le coup, car je n'aurais pas été maître de moi.

« Je poursuivis ma route, et à la Fuente de Ubeles, je donnai l'ordre à un agent de police d'arrêter cinq ou six hommes qui s'acharnaient le plus vivement après moi. Parmi eux était un mendiant que je me rappelle avoir secouru à diverses reprises, et qui criait plus fort que tous les autres : « A bas la conscription ! plus de conscription ! »

« Quand je fus rentré, un agent de police m'amena trois hommes, parmi lesquels se trouvait celui qui m'avait lancé une pierre. L'un d'eux se mit à trembler et les autres à pleurer, prenant à témoins tous les saints du paradis qu'ils étaient incapables de faire pareille chose. Le plus âgé de ces prisonniers avait dix-neuf ans à peine. Que faire à la vue de pareil monde ? Je fis mettre en liberté ces gamins. (Approbation.)

« Toutefois, de tels abus ne sauraient être tolérés. Il faut que le peuple sache bien qu'il n'a pas le droit d'insulter l'autorité, et nous le lui apprendrons : ainsi le veut notre constitution démocratique ! »

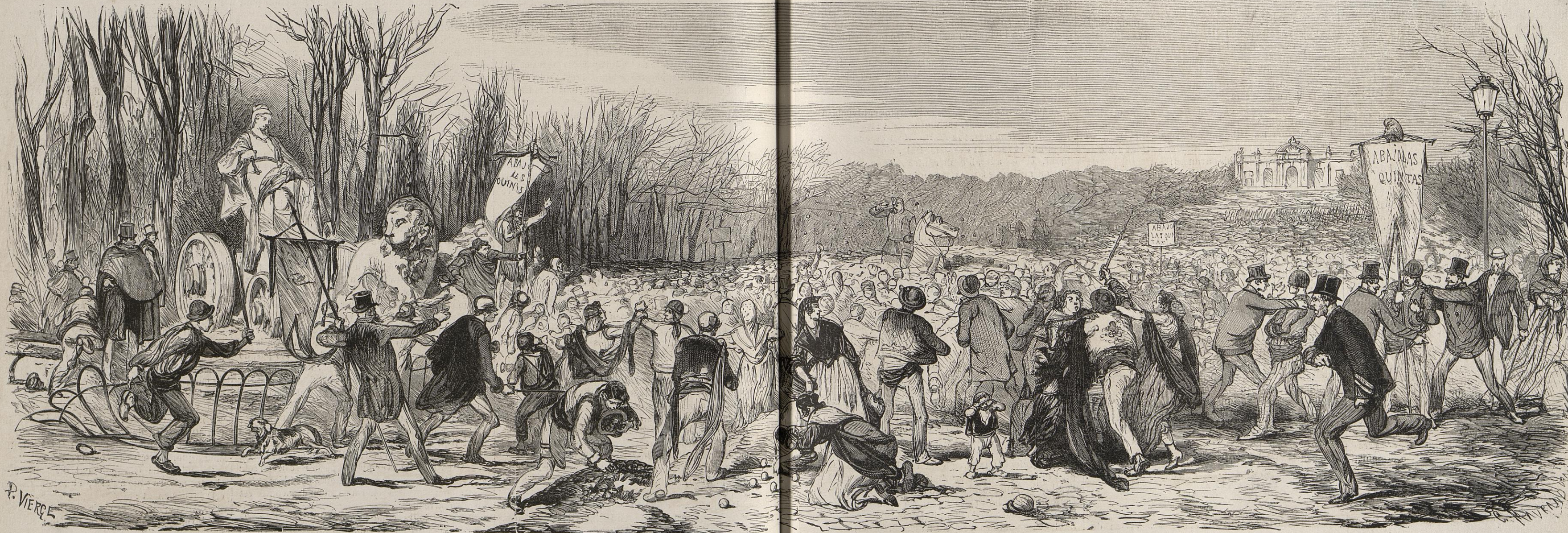
Le maréchal Prim, au milieu de cette manifestation hostile, se trouvait lui seul contre cinq mille hommes. En cette circonstance, comme au combat de Castillejos, son sang-froid ne l'a point abandonné, et aucune mesure rigoureuse n'a répondu à la malencontreuse agression de la foule.

MAC VERNOLL.

COURRIER DU PALAIS

Tours, ce 20 mars 1870.

Je suis à Tours depuis avant-hier, et j'attends avec non moins d'impatience que tous les lecteurs européens l'ouverture des débats qui vont avoir lieu



MADRID. — Manifestation contre la conscription. — La foule presse le maréchal don Juan Prim, qu'elle rencontre à la hauteur de la fontaine Castellane. — (D'après le croquis de M. Carlos Perez.)

devant la haute cour de justice. Cette impatience, je l'éprouve chaque fois que je quitte Paris pour aller recueillir au loin un procès plus ou moins célèbre; nous sommes alors invariablement entourés de gens atteints de la triple fièvre des nouvelles, des conjectures et des discussions; il n'y a plus ni promenade, ni travail, ni repos, ni repas, ni sommeil; les « on dit » se multiplient, se croisent, s'agitent avec une activité dévorante, ils viennent vous tirer de votre lit avant l'heure du réveil; les prévisions et les prédictions les plus opposées vous assaillent sous la forme perfide d'un point d'interrogation; les discussions vous font tomber des mains votre cuiller et votre fourchette; cent fois déjà j'ai entendu plaider l'affaire du prince Pierre Bonaparte.

Demain donc, à onze heures, commencera la première audience, le débat réel avec sa solennité, avec ses péripéties ardentes, passionnées peut-être, mais au moins avec ses éléments strictement exacts. On ne saura plus si l'accusé est un prince, si la victime est un journaliste de telle ou telle opinion; on ne se rappellera plus que ceci : que des coups de feu ont été tirés, qu'un homicide a été commis, et que des jurés tirés au sort par des conseillers élus ont à décider s'il y a eu crime, et si ce crime est excusable.

Malheureusement, les exigences de la composition et de la mise en pages d'une publication illustrée ne me permettent pas d'attendre un jour de plus pour envoyer mon *Courrier*, et de vous dessiner à la plume le portrait de l'accusé, la physionomie des témoins et celle de l'auditoire; voilà qui sera déjà bien vieux quand j'écrirai ma chronique de la semaine prochaine.

J'ai vu la salle des assises, je l'ai vue transformée pour recevoir la haute cour et son haut jury; mais je l'ai vue vide et muette; les menuisiers, les peintres et les tapissiers ont terminé leur besogne; le dernier coup de marteau a retenti, les journalistes ont marqué leur place, et les curieux eux-mêmes ne font plus entendre leurs pas. Sous ses décorations nouvelles, je n'ai pas eu de peine à reconnaître la salle des assises d'Indre-et-Loire que j'avais vue au mois de juin de l'année dernière, lors de l'affaire Patry. Elle est petite, mais large pour sa longueur, et surtout bien coupée, admirablement disposée pour qu'aucune parole ne soit perdue, ce qui n'est pas facile à obtenir, à ce qu'il paraît; nous en savons quelque chose à Paris. Quant à la distribution des places, elle est ménagée d'une manière fort intelligente; et si j'avais un conseil à donner à la ville de Tours, ce serait de ne rien défaire de ce qui a été fait; ce sera, selon moi, une salle d'assises modèle.

Maintenant, quelques mots de la physionomie de la ville, puisque c'est l'usage à présent. — Remarquez bien que je vous fais grâce des souvenirs de la Touraine, de Rabelais, de Balzac, du pont, et même de la cathédrale. — La ville, je suis bien fâché de vous le dire, ne m'a paru ni plus ni moins émue qu'à l'ordinaire. Je vois bien devant le palais quinze ou vingt oisifs les yeux fixés sur la façade, je vois bien les promeneurs y jeter un regard distrait en passant, je vois bien un peu plus de mouvement aux abords des hôtels; mais, à cela près, Tours montre tout le calme exigé pour avoir droit à l'honneur d'être choisi comme siège d'une haute cour de justice.

M^{me} la princesse Pierre Bonaparte est arrivée avant-hier; elle occupe un appartement qu'elle avait fait retenir à l'hôtel de l'Univers, situé à cent pas environ du palais de justice. L'accusé n'est arrivé que la nuit dernière.

Pour aujourd'hui, je n'ai plus rien à vous dire; mais j'espère que les souvenirs que j'amasserai à votre intention auront encore quelque intérêt après les comptes rendus que vous donneront les journaux quotidiens.

Maintenant, voyons ce que nous a fourni la semaine qui vient de s'écouler :

A propos de ces procès interminables, dans lesquels on use son énergie, ses facultés, sa vie même, comme le voyageur égaré dans le désert, qui marche à la mort trompé par le mirage, laissez-moi vous citer un exemple, qui s'offre on ne peut plus à propos, de ce qui peut arriver au plaideur s'il a le bonheur d'arriver à un dénouement favorable et d'y survivre. — Je passe rapidement sur le procès prin-

cipal, dont je vous ai exposé aussi longuement que possible les péripéties, il y a trois ans environ :

En 1814, une petite fille nouvellement née est déposée à l'hospice des Enfants-Trouvés de Rouen, et élevée là sous le nom d'Henriette. Ses langes étaient marqués des initiales H. L. En 1864, elle était encore employée comme servante dans la maison qui l'avait recueillie, lorsqu'elle apprend tout à coup que sa mère naturelle est une demoiselle Geneviève L..., mariée depuis, et qui est décédée en laissant à son mari une succession importante. Le mari est mort à son tour, et l'orpheline délaissée réclame à la succession la part que lui attribuent ses droits naturels, et qui s'élève à 70,000 fr. ou à 100,000 francs, selon que l'on adoptera les évaluations de l'une ou de l'autre des parties en cause. C'était là un procès difficile, compliqué, d'une réussite douteuse, et pour lequel il fallait des avances relativement considérables. Elle trouva un homme d'affaires intelligent, hardi, convaincu, persévérant, le même probablement qui avait découvert ces présomptions de filiation, et, grâce à lui, l'instance put être engagée. Le tribunal repoussa les prétentions d'Henriette; mais la cour réforma ce jugement, et Henriette, bien et dûment reconnue pour la fille de Geneviève L..., fut admise à faire valoir ses droits. — Très-bien! Voilà qui est terminé le plus heureusement du monde! Pas encore, comme vous allez voir.

Cet homme d'affaires dévoué, ce conseil aussi habile qu'heureux, avait passé avec sa jeune cliente un traité par lequel celle-ci s'engageait à lui donner, à titre d'émoluments, le quart de ce qu'elle recevrait, soit 25,000 fr. qu'il réclame. M^{lle} Henriette, qui a maintenant le droit de s'appeler Henriette L..., a commencé par retirer ses pouvoirs à son homme d'affaires, et lui a redemandé les pièces du procès; mais celui-ci a répondu : « Je rendrai les pièces dont j'ai fait si bon usage et qui ne sont pas en péril, quand j'aurai reçu mes 25,000 fr. D'abord, disait-il à sa cliente, c'est vous-même qui avez fixé cette proportion; et puis, est-ce trop de 25,000 fr. pour plusieurs années d'un travail ardu couronné d'un si beau succès? Est-ce trop, surtout en raison des chances que j'ai courues, car les avances considérables que j'ai faites étaient perdues pour moi si le procès avait été définitivement perdu? » M^{lle} Henriette L... ne contestait pas trop vivement la convention qu'elle avait proposée et acceptée; mais elle niait qu'en cas d'insuccès les frais avancés dussent rester à la charge de l'agent d'affaires. — Je voudrais bien savoir comment la servante d'hospice aurait pu les payer! — Elle disait, en outre, qu'il ne s'agissait là que d'une stipulation de salaire d'un mandat que les tribunaux ont toujours le droit d'apprécier et de réduire. — Bref, elle offrait 2,000 fr. et le remboursement des avances!

Eh bien, voilà un procès qui me désole... comme toutes les ingratitude dont je suis témoin ou dont j'entends parler!

Depuis longtemps, depuis qu'il y a des découvreurs de successions, ce procès-là a été jugé bien souvent, et pas toujours dans le même sens; cette fois, le tribunal a pleinement reconnu l'existence des conventions et les bons soins du mandataire, il lui a tenu compte des chances de perte qu'il avait courues, et, évaluant à un minimum de 55,000 fr. les sommes que la demanderesse est admise à recueillir quand la succession de sa mère sera liquidée, il a fixé les honoraires du conseil à 10,000 fr., en dehors du remboursement des avances.

Savez-vous que, dans la succession Thierry, le quart des sommes à recouvrer composerait un joli salaire! Il est vrai qu'on trouverait difficilement un homme d'affaires assez riche pour faire toutes les avances. — En Amérique, on aurait déjà formé dix commandites pour entreprendre cette grande croisade contre le trésor public.

PETIT-JEAN.

LA SEMAINE LITTÉRAIRE

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE, par M. Vivien de Saint-Martin, huitième année (Hachette). On peut

donc se passionner pour la géographie? Assurément. Vous connaissez au moins de nom les Livingstone, les Baker, les Speke, dont la foi ne se borne pas à soulever des montagnes, mais va jusqu'à creuser des lacs. Vous croyez peut-être que ces ardents explorateurs sont des exceptions : c'est une armée, ils se nomment légion, et la revue annuelle qu'en passe M. Vivien de Saint-Martin est faite pour donner le vertige. Les Anglais tiennent la tête, les Allemands viennent ensuite, les Français n'arrivent qu'en troisième lieu : encore nos rangs sont-ils bien clair-semés.

Où trouver parmi nous des enthousiastes comme M. Schlieman, dont la vie n'a eu qu'un but : lire et relire le divin Homère, et refaire la topographie d'Ithaque et de Troie? Pas plus que ses prédécesseurs, il n'est parvenu à résoudre le problème de l'emplacement « *ubi Troja fuit*. » Eh! c'est là le plaisir. L'idéal n'est-il pas insaisissable par essence! Le jour où le pôle aura été entrevu, et où le mystère que n'ont pu percer ni Hudson, ni Scoresby, ni Buchan, ni Parry, ni Hayes, ni les Suédois, ni la *Germania*, sera dévoilé, que deviendront, je vous prie, les imaginations géographiques, si longtemps surexcitées par le rêve polaire?

Et, à ce propos, que devient M. Gustave Lambert, et quelles infranchissables banquises a-t-il rencontrées avant même d'avoir pris la mer?

— A TRAVERS LE MONDE, par M^{me} Ad. Hommaire de Hell (Didier). Voici une voyageuse qui n'apporte point des nouvelles du pôle, et qui, pour arriver de pays moins extravagants, n'en sera pas moins bien accueillie. Nous avons rendu compte des *Steppes de la mer Caspienne*, ouvrage très-sincère et très-attractif du même auteur. Nous retrouvons ici, dans ces voyages en zigzags qui, de la Turquie et de la Roumanie, nous font sauter jusqu'aux Antilles, les qualités narratives et descriptives qui nous avaient déjà frappé.

M^{me} Hommaire de Hell raconte comme elle a vu, avec une émotion communicative et une simplicité charmante. Les quelques pages épisodiques qu'elle consacre au souvenir de la belle marquise Doria auraient ravi Stendhal, amoureux fou, comme on sait, des mœurs italiennes. Il est certain que ce mari, demeurant invisible pour tous, et ne recevant sa femme qu'à l'heure du souper, entre onze heures et minuit, parmi les fleurs, les parfums et les lumières, est d'une couleur locale assez accusée. Imaginez ensuite une soirée passée dans une prairie, les dames regardant la lune brillante et écoutant les trilles des rossignols, pendant que les messieurs sautent sur les meules de foin; et au retour, Menabrea (le même qui, je crois, est maintenant premier ministre), « Menabrea, fou de musique et de poésie, chantant et récitant des vers. Puis, comme dénouement, cette adorable marquise s'endormant un soir au milieu des roses, lasse de la vie et victime de l'implacable ennui. » Elle était étendue sur un divan, dans sa grande chambre à coucher, en face d'une toilette en argent, dont la glace de Venise, soutenue par deux statues en argent massif, de grandeur naturelle, reflétait son pâle visage. » Tout cela n'est-il pas bien italien?

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCHO DE LA SORBONNE. — Sous cette rubrique viennent se ranger d'intéressantes publications relatives à l'enseignement secondaire des jeunes filles. Les quatre volumes que j'ai sous les yeux : *Art antique*, par M. René Ménard; *Cours de musique théorique et pratique*, par M. Pierre Bus; *Notions de botanique*, par M. de Montmahou; *la France et ses colonies*, par M. Ch. Périgot, sont très-bien faits et peuvent passer pour des modèles d'exposition. La science y garde sa gravité, tout en se dégageant des allures rébarbatives qu'on lui laisse trop souvent. Les auteurs de ces excellents petits livres ont su, d'autre part, sans être arides, éviter les mièvreries de certains vulgarisateurs.

M. de Montmahou fait à ce sujet une amusante citation du *Calendrier de Flore*, où la botanique servait de prétexte aux tirades du sentimentalisme le plus quintessencié : « L'oranger est un sage dans l'exil qui accepte le nécessaire et récompense généreusement son hôte; ses fleurs, sa constante verdure, charment le séjour qu'il habite; mais, — trait final, — les pommes d'or, ces trésors précieux, il les réserve à sa patrie! »

Honneur à M. Louis Grandet, qui garde le culte du poème, et qui, après *Donaniel*, nous donne courageusement GUL (A. Lemerre). Si vous n'avez pas peur des symboles et des cosmogonies, si la lutte de l'esprit nouveau contre les ténèbres du passé vous intéresse, prenez et lisez. Des tirades bien venues, de longs discours tout pleins d'un vrai feu poétique d'une honnêteté chaleureuse, vous dédommageront de vos efforts. M. Louis Grandet prophétise, en de beaux vers, le progrès indéfini de l'humanité.

Le progrès, nous y croyons, en effet, bien qu'il y ait des jours où, pour ne pas perdre la foi, il soit essentiel de fermer les yeux.

PHILIPPE DAURIAU.

Les jardins Farnèse du Palatin

A ROME

Les jardins Farnèse, qui couronnent le mont Palatin, à Rome, sont un fief relevant du saint-siège. Naguère ils étaient la propriété de François II, ex-roi de Naples.

Il y a quelques années, cette propriété a été achetée par l'empereur Napoléon, dont les prédilections archéologiques avaient été séduites à l'idée des fouilles qu'on pouvait exécuter dans un terrain qui recouvre une grande portion de la Rome de Romulus, *Roma quadrata*, à l'endroit même où se trouvait le berceau de la ville éternelle. Cette Rome carrée, ainsi nommée à cause de la configuration de ses remparts primitifs, était pour ainsi dire enfouie sous les palais que firent bâtir à les Césars. La tradition le disait, et les fouilles opérées ont confirmé la tradition.

C'est M. Léon Bénier, un savant épigraphiste, qui fut chargé par l'empereur de l'acquisition des jardins Farnèse. Cette acquisition faite, on se mit à l'œuvre, et M. Rosa fut chargé de diriger les fouilles. Les premiers travaux ont mis à découvert des vestiges de l'enceinte de Romulus, des ruines du palais d'Auguste et du palais de Tibère. C'est autour de ce dernier palais que se groupèrent successivement les demeures souveraines de la Rome impériale. C'est aussi dans le voisinage des ruines du palais de Tibère que les fouilles ont fait sortir du sol les vestiges d'un édifice dont la toiture seule était écroulée. Tout le reste était enfoui, et chaque génération de Romains avait laissé là sa couche de terres rapportées : travail d'ensevelissement pareil à celui qu'on remarque dans les terrains tertiaires, où se voient très-distinctement les dépôts que les eaux ont superposés les uns aux autres.

M. Rosa a découvert trois salles voûtées et enfilade. Sur les murs de ces salles on a trouvé des décorations très-élégantes et de magnifiques peintures du temps d'Auguste. Un peintre de mérite, M. Layraud, a été chargé de faire les copies de ces compositions grandioses dont les fouilles de Pompéi et d'Herculanum n'ont pas révélé les pareilles. Les copies sont de la grandeur des originaux. Elles reproduisent avec la plus scrupuleuse exactitude tous les détails, et forment un ensemble de trois grandes toiles hautes d'environ 2 mètres 50 centimètres.

La première peinture représente la vue d'une rue très-habilement mise en perspective. Au-dessus de la porte d'une maison, et placé sur une balustrade, un personnage penché suit de l'œil une femme qui tient un bouquet à la main et que suit un esclave. Au balcon d'une maison voisine apparaissent deux femmes. A gauche du tableau s'élève une maison à plusieurs étages. Sur la terrasse avec colonnades du premier étage, sont peints deux personnages.

C'est là une page précieuse de la civilisation romaine, au point de vue de l'architecture et du costume romains.

Les amours de Polyphème et de Galathée forment le sujet de la deuxième peinture. Un ciel lumineux, le bord de la mer, les rives d'un fleuve dont le cours se perd à l'horizon, des blocs cyclopéens sur lesquels se brise l'écume des vagues, servent de cadre à ce tableau, où le malheureux Polyphème, touchant de tendresse et de douleur, est bridé par

un petit Cupidon sans ailes qui le mène comme ferait un cocher. Galathée, à deminue et les cheveux au vent, fuit sur un cheval marin. Le cyclope la regarde fuir de son œil unique et désolé. Emergeant de l'onde, deux nymphes curieuses cherchent à s'instruire en considérant cette scène.

La troisième composition, arrachée aux mystères de la peinture romaine, nous fait voir la nymphe Io assise au pied d'une colonne surmontée de la statue de Junon. Argus, dont la vigilance menaçante a cent yeux, la surveille attentivement, tandis que le rusé Mercure cherche à se glisser près d'elle et à lui remettre le message d'amour dont l'a chargé Jupiter.

Ces deux dernières peintures sont d'un grand effet dans leur simplicité et dans leur sentiment de délicatesse exquise. L'expression des figures est étonnante, et on voit que l'artiste romain, dans l'une comme dans l'autre composition, n'a qu'une préoccupation, celle de la beauté de son œuvre et de ses personnages.

Deux autres toiles, de dimension moindre, représentent, l'une une scène de divination, l'autre un sacrifice. Enfin une vue générale des fouilles, au premier plan de laquelle on remarque la maison de Livie, complète l'œuvre de M. Layraud, dont les copies, parvenues récemment à l'empereur, ont été placées, par ordre du Souverain, dans la galerie qui précède la salle des séances de l'Académie. Dans quelques jours le public sera admis, au palais des Beaux-Arts, où elles seront transportées, à admirer ces peintures du jardin Farnèse.

Nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui aux lecteurs du *Monde Illustré* la reproduction de toutes ces grandes œuvres de l'art impérial romain. Cette semaine, nous sommes débordés par l'actualité, qui nous force avant tout de nous occuper du procès du prince Pierre Bonaparte et des événements survenus en Espagne. Nous commençons néanmoins cette reproduction dont nos numéros prochains publieront le complément.

LÉO DE BERNARD.



COMÉDIE-FRANÇAISE : Reprise du *Lion amoureux*. — MENUS-PLAISIRS : *Une Histoire d'hier*, drame en trois actes, par M. Louis Goudall. — Les Préfaces de M. Alexandre Dumas fils.

La Comédie-Française a donné et donne encore quelques représentations du *Lion amoureux*, la pièce la plus agréable assurément du répertoire de Ponsard. M. Delaunay, empêché par une maladie qui touche heureusement à sa fin, a dû céder son rôle de M. de Vaugris à M. Febvre. Peut-être sera-t-il contraint de céder au même M. Febvre le rôle d'André Rosweinn dans la reprise de *Dahlia*, qu'on prépare, et qu'on n'ose retarder. — *Le Lion amoureux* a de l'attraction sur le public : c'est une pièce à spectacle, à décors changeants, à vers ronflants, se mouvant dans une action conciliatrice, et se terminant par ce distique, qui, prononcé par M. Hoche, les yeux levés au ciel, semble soufflé par le général Prudhomme :

Quand pourrons-nous, cherchant de moins tristes succès,
Sous un même drapeau ranger tous les Français !

Par extraordinaire, il ne s'est produit qu'une pièce nouvelle cette semaine. Elle a pour titre : *Une Histoire d'hier*, et pour auteur M. Louis Goudall. Elle a inauguré les Menus-Plaisirs, sous la direction d'un homme très-sympathique, auteur lui-même, M. Courrier. A plusieurs titres, M. Courrier mérite d'être encouragé ; d'abord, c'est un directeur bien élevé, chose plus rare qu'on ne pense, car il est le premier qui ait envoyé à la presse des billets d'entrée débarrassés de ces formules aussi sottes qu'impertinentes :

« Entrée de faveur.

« Ce billet doit être présenté ouvert au contrôle.

« Ce billet s-ra dé laré nul s'il a été acheté.

« L'administration dispo-éra des places qui ne seront pas occupés dès le lever du rideau. »

Il faut en vérité que, nous autres journalistes, nous ayons l'indifférence passée dans le sang, pour tolérer un pareil état de choses. Nous nous contentons de hausser les épaules, mais ce n'est pas assez. Une bonne fois pour toutes, il faudra que, tous tant que nous sommes, nous nous avisions de renvoyer à MM. les directeurs leurs billets de faveur, — non ouverts, — non vendus, — pliés dans les absurdes et menteuses réclames dont ils nous inondent quotidiennement.

Une Histoire d'hier est, je crois, le début au théâtre de M. Louis Goudall, un poète élégant, un romancier pittoresque et ému, l'auteur d'un beau livre : *le Martyr des Chaumelles*. Je ne dirai pas qu'il a réussi du premier coup dans cet art particulier et si difficile. Il n'est pas tombé, c'est l'important ; on l'a écouté, on l'a même applaudi à plusieurs reprises, — pas autant qu'il méritait de l'être, cependant. Ce petit théâtre des Menus-Plaisirs a de la peine à se débarrasser des mauvais sorts jetés sur lui par les fées grincheuses qui ont présidé à sa naissance. Il compte cependant de bons acteurs, M. Paul Laba et M. Galabert par exemple.

L'événement de la semaine est la publication par fragments de deux préfaces qui doivent accompagner le quatrième volume du *Théâtre* de M. Alex. Dumas fils. A l'heure qu'il est, ce volume aura sans doute paru. Il contient *l'Ami des Femmes* et *les Idées de M^{me} Aubray*. Les pièces de M. Dumas fils, surtout les dernières, sont de celles qui regagnent à être lues ce qu'elles ont pu perdre à être vues. La rampe ne convient pas toujours aux œuvres d'exécution. A un sujet déjà criard par lui-même, il ne faut pas les éclats offensants du lustre, non plus que les incarnations insuffisantes ou grossières des acteurs. Or, les deux comédies dont il s'agit remuent des questions d'une telle importance, qu'elles ont besoin de ce second et définitif examen qui s'appelle la lecture.

La première, *l'Ami des Femmes*, l'une des pièces les plus consciencieuses de son auteur et l'une des plus travaillées, — trop travaillée peut-être, — n'a pas eu, dans son temps, une action bien déterminée sur le public. La critique elle-même, malgré sa sympathie franchement avouée pour l'homme et pour l'écrivain, fit ses réserves. On reconnut une grande somme de talent dépensée, de l'esprit à en être abasourdi, de l'observation à en être effrayé, — tout ce qui tend à faire la mariée plus que belle ; — mais on constata des longueurs, des insistances, et surtout des cruautés d'exécution. Certaines situations étaient abordées trop de front, certaines délicatesses étaient méconnues. Je me souviens, entre autres choses, d'un *Adieu, mademoiselle!* adressé à une femme mariée, qui fit courir un singulier frisson à travers la salle. Bref, il y eut un froissement et comme une révolte de sentiments. M. Alexandre Dumas fils en fut un instant déconcerté, à ce point qu'il hésita pendant quelques jours à faire imprimer sa pièce. On alla jusqu'à répandre le bruit qu'il renonçait au théâtre pour se retourner vers le roman, ses premières amours. Nous dûmes, en effet, à ce dépit momentané *l'Affaire Clémenceau*, ce dont nous n'avons pas à nous plaindre.

Cependant, plusieurs travaux dramatiques accomplis sous main, tels que le ravaudage du *Supplice d'une femme* et d'*Héloïse Paranguet* (on a parlé aussi de quelques touches ou retouches au *Marquis de Villemer*) témoignèrent sourdement que le renoncement n'était pas aussi absolu qu'on l'avait redouté. Le temps apaisa les susceptibilités de M. Alexandre Dumas fils ; bref, *les Idées de M^{me} Aubray* scellèrent le raccommodement entre lui et le public, entre lui et le succès. Impitoyable jusqu'à la brutalité dans *l'Ami des Femmes*, il se montra clément jusqu'à la faiblesse dans *les Idées de M^{me} Aubray*. Clément, entendons-nous, pour le demi-monde, comme toujours, c'est-à-dire pour ceux qui ont péché ; en revanche, très-dur pour les autres, très-sévère, très-mordant. — Ah ! vous n'avez pas péché ? semble-t-il près de s'écrier ; eh bien, je m'en vais vous prouver que c'est vous qui êtes les vrais et les seuls coupables !



La haute cour se rend en visite chez le maréchal Baraguey-d'Hilliers.

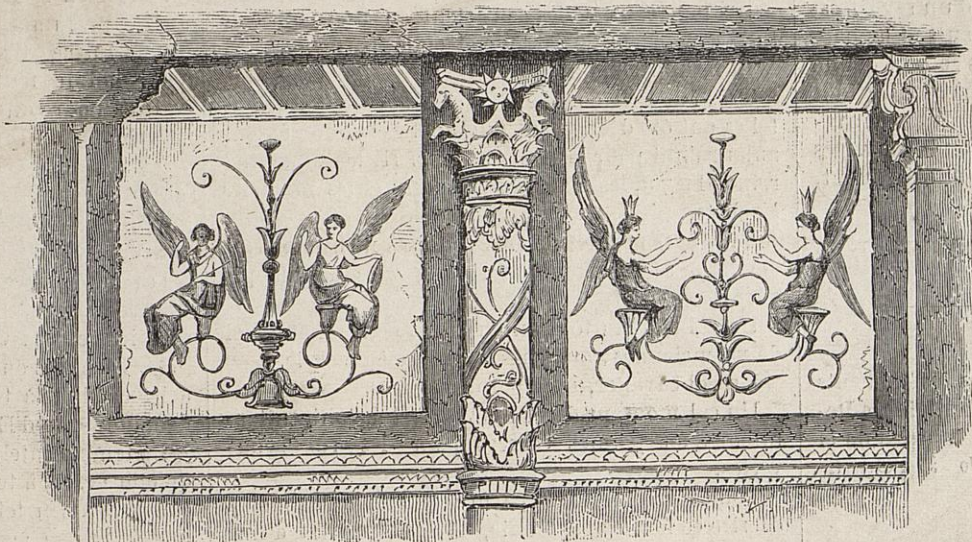


tours. — La chambre occupée par le prince Pierre au Pénitencier.



Atrium. — Entrée du vestibule.

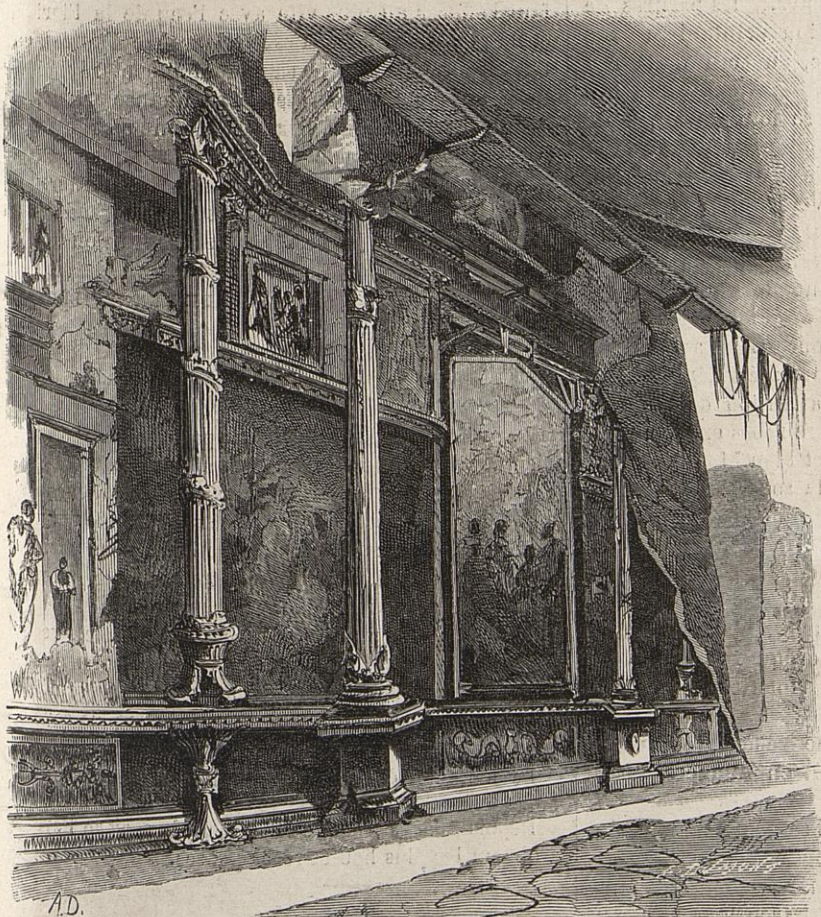
Ce Dumas-là, le Dumas de la seconde manière, mérite d'être loué pour ses excellentes intentions (pavé d'enfer, va!) et pour son émotion véritable. C'est un moraliste, un philosophe; sa pensée s'épure et s'élève chaque jour; déjà même le prédicant commence à s'accuser; et tout le monde applaudit à cette transformation. Moi, cependant, je regrette, et je n'hésite pas à l'avouer, le Dumas de la première manière, le Dumas brillant, mondain, enragé d'esprit, le Dumas des péchés à quinze sous et des mots à vingt-quatre carats. Aussi est-ce une joie pour moi lorsque je le retrouve au détour d'une scène des *Idees de M^{me} Au-*



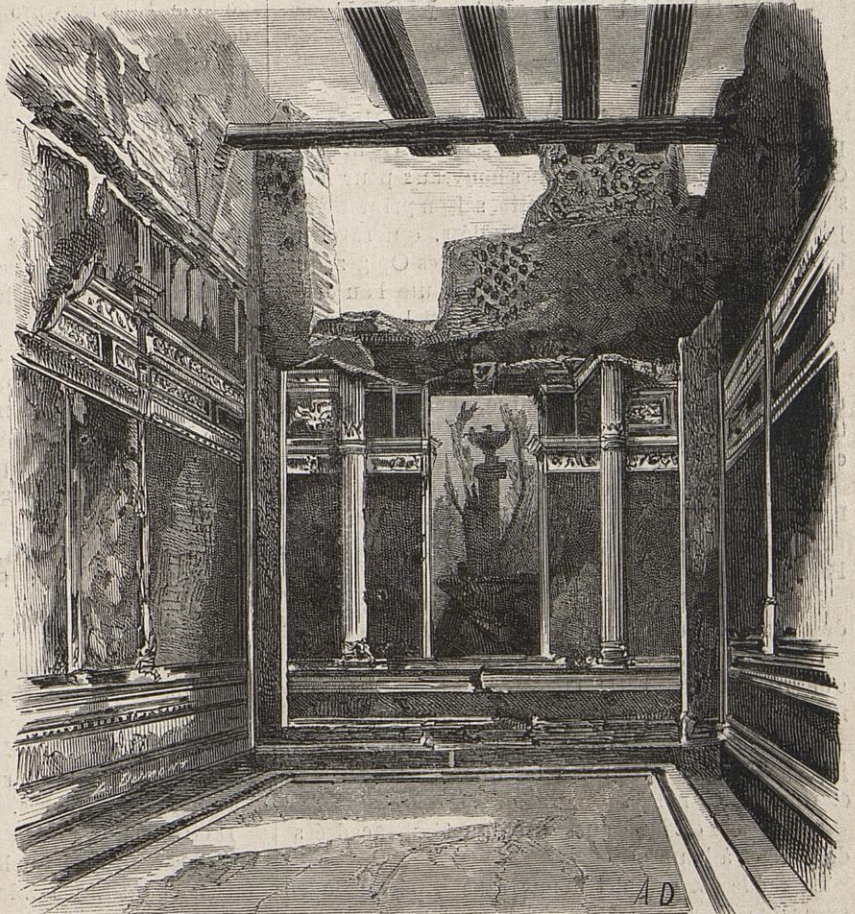
Détails de fresques dans les frises.

bray, illuminant tout à coup de sa verve d'autrefois cette pièce un peu grise. La tirade de la ligne, au premier acte, est charmante; — en voici une autre, placée dans la bouche du jeune Valmoreau :

« Tel que vous me voyez, il y a dix ans que j'emploie mon temps, mon intelligence et mon argent à prouver que je suis un imbécile. J'ai commencé par tirer mes manchettes comme ça (*il fait le geste*) sur les boulevards; j'ai porté une raie au milieu du front, comme les archanges, et jusque dans le dos, comme les mulets; je me suis occupé une bonne heure tous les jours de mes favoris et de mes moustaches, qui em-



Détail des parois. — (Côté droit.)



Vue du Triclinium.

baument du reste... Je fais venir ça de Londres : 40 francs le flacon ; j'en ai encore mis ce matin... J'ai passé des mois à jouer et des semaines à dormir ; j'ai payé des asperges à 100 francs la botte pour me faire appeler *monsieur le comte* par les garçons de restaurant ; je n'ai pas lu un livre de ma vie, et mon seul talent, celui qui m'a fait un véritable renom, c'est de sauter moi-même la rivière de la Marche, comme si j'avais quatre jambes : je fais ça très-bien ; je ne suis encore tombé qu'une fois dans l'eau. Voilà mon passé. Mais je n'ai que vingt-huit ans ; il me reste 25,000 livres de rente ; je digère très-bien cinq ou six fois par semaine ; je ne suis pas méchant au fond, j'ai été mal élevé, voilà tout : nous sommes beaucoup comme ça dans le quartier. Aujourd'hui, je sens que la grâce me touche, et je ne demande plus qu'à être saint Paul ou saint Augustin. Indiquez-moi seulement ce qu'il y a à faire. »

La confession est peut-être outrée, mais je persiste à soutenir que voilà le terrain où M. Alexandre Dumas fils est particulièrement supérieur. Il excelle à démasquer ces petits côtés de la comédie contemporaine, à mettre en relief les ridicules souriants. Le Valmoreau des *Idées de Mme Aubray* vaut la M^{me} de Santis du *Demi-Monde*. L'un et l'autre portent bien leur date et sont bien exposés dans leur jour.

J'attendrai, pour discuter les préfaces de M. Alexandre Dumas fils, que le volume soit sous mes yeux. Ce qui en a paru dans quelques journaux est d'un accent agressif, et, comme toujours, d'un style très-coloré très-attrayant, plein de soubresauts et de hardiesses. Il semble que M. Dumas fils se soit donné pour tâche d'écrire ce que personne n'ose dire tout haut et ce que chacun pense tout bas. Il est le contraire de Fontenelle : de ses mains grandes ouvertes s'échappent des vérités qui éclairent et offusquent, qui guérissent et qui blessent.

CHARLES MONSELET.

Le procès de la haute cour et les événements d'Espagne nous forcent à renvoyer à huitaine la Revue musicale. Du reste, le seul attrait musical de la semaine est la reprise de *Fra-Diavolo* à l'Opéra-Comique.

COURRIER DE LA MODE

On attend le chevalier Printemps. La Mode est prête à le recevoir. Quand viendra-t-il ? La maison Gagelin a disposé des costumes nouveaux pour fêter sa bienvenue, et se révéler, cette saison printanière, par des créations uniques et étudiées, qui révèlent toute l'autorité intelligente de M. Yves Opigez, qui conduit à grandes guides, et avec toute l'autorité d'un artiste compétent, le char industriel de la maison de son père. Jugeons-le par ses œuvres.

Voici la robe Henri III, en faille chauve-souris, ayant une jupe à longue traîne, deux ailes dentelées, chiffonnées par des pattes de velours, et un corsage tout à fait typique.

La robe Prestige, en poulx de soie violette de Parme, avec jupe à traîne. Le corsage, avec basques arrondies, s'entr'ouvre sur un gilet violette de Parme.

Le costume Coquille, avec grand volant surmonté de quarante-trois coquilles plissées.

Une tunique en crêpon de Chine de même nuance s'ouvre derrière, et est encadrée d'un croisillon de frange à glands, manches orientales flottantes.

Le costume Parme, en faille nuance dorée, avec jupe garnie de biais plissés les uns sur les autres, et tunique Minerve.

Le corsage est à basques déchiquetées, encadrées de franges à boules.

La mode est complètement transformée. Elle a supprimé entièrement la crinoline, élargi les manches, entr'ouvert les corsages en cœur et en revers, et allongé la taille en basques arrondies, pointues

et déchiquetées tout autour. On revient à la passementerie pour décorer les basques et les secondes jupes.

La Ville de Lyon, la maison la plus importante de tout Paris, passementière de l'Impératrice Eugénie (rue de la Chaussée-d'Antin), vient de lancer son premier programme d'actualités printanières :

C'est la frange Frou-Frou, ondée et moirée en toutes nuances ;

La frange Séraphine aux reflets chatoyants ;

La frange Impériale aux mille perles ;

Des marabouts moirés et brillants, genre plume.

Le Comptoir de passementerie de la Ville de Lyon est surtout unique pour le rassortissement des échantillons.

Au rayon de rubans, la nouveauté s'épanouit en cravates, nœuds et ceintures en crêpe de Chine broché.

La ceinture en grenadine nattée, avec glands à chaque pan, fait genre en longueur de 3 mètres et largeur de 35 centimètres.

Le nœud de cravate et le nœud de coiffure sont assortis à la ceinture.

Elle débute pour la saison printanière avec quatre modèles nouveaux de chapeaux :

Le chapeau rond Muselat, garni d'une écharpe en crêpe de Chine ou de franges de soie ;

Le chapeau rond Gabrielle, de forme élevée ;

Le chapeau Fernande, tout en crêpe de Chine, pour toilette de ville ;

Et le chapeau Cérés en paille, orné de fleurs.

Les nouveaux voiles consistent en une pointe de tulle avec barbe de dentelle et effilé très-léger.

Et la lingerie, où en est-elle ?

Très-fantaisiste et très-luxueuse. Autant les dentelles ont été dédaignées, autant elles sont en faveur aujourd'hui pour les fraises Henri II, les collerettes reine Margot, les manches Duchesse et les manches à sabots.

Parmi les parures de toile, citons un col montant derrière, se rabattant en revers, avec double piqûre ;

Un col rabattu tout autour, avec petit rabat garni de valenciennes ; manches dans le même style.

Un col cavalier, avec pointes aiguës.

Un col montant derrière et ouvert devant, se terminant en pointes carrées pour les robes ouvertes.

Toutes les différentes parures que nous venons de décrire se font en toile unie, et sont garnies d'une petite dentelle très-basse.

La maison Leborgne a commencé par les parures de toile. Elle nous promet, en avril, les parures de dentelle, dont elle fera exposition printanière dans ses vitrines de la rue du Bac, au coin de la rue Saint-Dominique.

Les plus nouvelles toilettes se font en crêpe de Chine.

S. A. I. la princesse Mathilde vient de faire choix, à la Malle des Indes, passage Verdeau, près le faubourg Montmartre, de plusieurs robes en crêpe de Chine, dans les nuances suivantes : bleu céleste, vert du Nil, cornouiller, blanc de lumière, lilas, Ophélie, rose sultan.

Un nouveau tissu qui s'annonce aussi avec autorité, — la crêpeline (dont le titre a été déposé pour cinq ans), a fixé également l'attention de la princesse Mathilde, qui a pris quatre robes en crêpeline pervenche, gris sarde, mustic et bleu Mexico.

Cette crêpeline a le grenu, la souplesse et le nacré du crêpe de Chine, en largeur de 90 centimètres, coté par la Malle des Indes 12 fr. 50 c., de toutes nuances nouvelles : feuille de rose, vert paon, rouge turc, bleu Mexico, bleu céleste, blanc de lumière, cendre de rose, vert laurier, blanc de neige pour toilette de mariée, violet évêque, vert du Nil, fauvette, raisin de Corinthe, violette de Parme, paille d'Italie.

Le véritable crêpe de Chine répète toutes ces mêmes nuances et se reproduit en nuances Watteau des plus délicates.

Il en est de même du foulard sergé japonais et du foulard croisé, de qualité exceptionnelle.

Il nous est impossible de décrire les foulards fantaisistes, la nomenclature en est trop longue. Si on veut connaître tous les foulards printaniers qui constituent des robes bon marché, il faut deman-

der à la Malle des Indes toute sa collection complète d'échantillons, et elle l'expédiera franco.

S'il n'est plus permis de porter des jupons ballonnés, et si la mode exige de la souplesse et du naturel dans la tournure, elle maintient plus que jamais la ceinture Régente, qui a devancé les toilettes du jour. La ceinture Régente a supprimé le corset de la toilette féminine et du code de la mode. Les élégantes en font un objet de toilette tout autant qu'un objet d'utilité, en ayant pour chaque costume une ceinture Régente différente.

Toute ceinture Régente est brevetée, et porte la signature de M^{mes} de Vertus sœurs, qui savent aussi bien sculpter et modeler une statuette que tailler une ceinture Régente. Il suffit de leur envoyer, rue de la Chaussée-d'Antin, les mesures suivantes pour recevoir une ceinture irréprochable : tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras.

Si le soleil printanier nous rend les toilettes fraîches et légères, en revanche il est très-nuisible aux teints blonds et délicats, qui se rouillent de taches de rousseur dès ses premières atteintes. Il y a un moyen infailible de s'en prémunir, en faisant usage du lait de cacao préparé par M. Delettret, de la parfumerie du Monde élégant. Il y a encore l'eau de Cologne du Grand-Cordon, la maréchale de toutes les eaux de Cologne, dont on offre un mignon petit flacon à toute belle acheteuse qui se présente en mon nom chez M. Delettret.

Une parfumerie sanitaire et hygiénique est absolument nécessaire quand arrive le renouveau. C'est pourquoi il faut employer la crème aux lys des vallées pour conserver au teint la fraîcheur nacrée et veloutée du lys.

La parfumerie du Monde élégant a fait des savons de toilette une spécialité importante : les savons superfins des Souverains, aux armes de toutes les puissances, les savons extra-fins des Boudoirs (très à la mode) parfumés à toutes les fleurs, le savon du Monde élégant, le savon au lait de cacao, au suc de laitue et aux violettes d'Orient.

M. Delettret envoie un catalogue de sa parfumerie aristocratique à toute personne qui lui en fait la demande, rue d'Enghien.

La femme intelligente ne doit pas vieillir. Il faut qu'elle arrête à temps l'horloge de la vie, qu'elle conserve à son teint le coloris purpurin de la jeunesse, et à sa chevelure tout son éclat luxuriant. Le premier cheveu blanc est plus qu'un avertissement, c'est une brèche faite à la beauté et à la jeunesse. Il faut l'effacer au plus vite avec l'eau de la Floride, et ne plus jamais en laisser apparaître d'autres, en faisant usage de cette eau vivifiante et régénératrice, qui rend à la chevelure sa nuance primitive, qu'elle ait été blonde, brune, châtain ou rousse.

L'eau de la Floride a un pouvoir miraculeux et féérique, puisqu'elle enlève avec sa baguette magique au moins dix années, et qu'elle rend, avec l'apparence de la jeunesse, toutes les illusions de la vie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

**

P. S. En créant ses trois cents potages, M. Feyeux a bien mérité de la cuisine française. Leur variété empêche le goût de se blaser ; leur qualité supérieure est aujourd'hui appréciée des gourmets du monde entier.

Parmi les pâtes du célèbre praticien, nous citerons les perles du Nizam, diaphanes et onctueuses, qui méritent bien leur nom poétique.

La semoule de patates, la farine de flageolets verts, la purée Richelieu, la purée de topinambours, la farine de giraumon, le potage au céleri, la semoule d'ignames, et surtout le potage Feyeux, le plus savoureux des potages, ont conquis tous les suffrages.

Le maranta des Antilles est la bouillie chère aux bébés.

Député 1842, à chaque exposition, la maison Feyeux a obtenu les plus hautes récompenses.

**

Avec quel art merveilleux, les cosmétiques aidant,

nos femmes à la mode entretiennent leur teint et lui conservent toute la fraîcheur de la jeunesse! Prenez la rose de Chypre, par exemple, et demandez à l'Office hygiénique de M. V. Rochon, rue de la Paix, le secret de son emploi, vous serez étonnées, mesdames, de la transformation de votre teint, que le dernier bal aura pâli. Le blanc de Paros, puisé aux mêmes sources, produira certainement les mêmes effets, surtout après une leçon prise dans les salons discrets de la rue de la Paix.

EXPOSITION

DES GRANDS MAGASINS DU PRINTEMPS

L'exposition des grands magasins qui ont choisi ce joli titre est ouverte.

Aucun exemple dans les annales du commerce de la nouveauté de succès semblable. Ses bouquets de violettes ont fait fureur, et les Parisiennes se sont disputées les marchandises fraîches et nouvelles que la maison du Printemps accumule sans cesse dans son immeuble du boulevard Haussmann.

La province et l'étranger ne seront pas en retard, les catalogues illustrés ont été envoyés à l'avance dans toute les directions, et des milliers de lettres viennent chaque jour demander une partie des jolies nouveautés de printemps.

Ah! mesdames, que vous êtes heureuses! on vous gâte au Printemps: des bouquets de violettes, des étoffes chatoyantes, maniées par des commis discrets, actifs et polis, qui font tous leurs efforts pour vous contenter!

Ainsi le veut-on au Printemps, et tout ce personnel nombreux, dépassant actuellement deux cent cinquante employés, rivalise d'empressement pour vous offrir ces charmantes étoffes qui servent à vous rendre si élégantes et si belles.

Les magasins du Grand Marché Parisien

Le style c'est l'homme, selon Buffon, ce n'est pas la marchandise. Les plus pompeuses promesses ne sauraient ajouter à la qualité d'un tissu.

Des faits et non des mots, tel est le système du Grand Marché Parisien. Cette maison a trop le sentiment des convenances envers le public pour chercher à l'attirer par des phrases enflées. Vous ne l'entendez jamais annoncer « ses opérations extraordinaires, ses affaires d'un bon marché sans précédent, ses occasions inouïes de bon marché, ses ventes à 40 0/0 de rabais sur les prix de fabrique, » et autres rengaines à l'usage du charlatanisme.

Le Grand Marché Parisien prouve qu'il respecte sa clientèle, en ne faisant appel qu'à son bon goût et à ses sentiments de légitime économie. Avec cette maison, pas de métaphores boursoufflées pour prouver que ses tissus sont les premiers du monde.

Les femmes comme il faut ne s'y trompent pas. N'ont-elles pas l'instinct de la délicatesse pour les guider? Du reste, abuser de sa confiance, mauvais calcul; vous ne l'y prendrez pas deux fois?

Le Grand Marché Parisien est persuadé que les meilleures spéculations sont basées sur la bonne foi et la vérité. Fort de cette conviction, il vous dit simplement: Voyez, touchez, et vous croirez.

Cette maison inaugure la saison du printemps avec de riches assortiments dont tout le monde peut apprécier la valeur.

La modicité de ses prix a bien son éloquence. Les échantillons qu'elle envoie à toutes les personnes qui en font la demande parlent d'eux-mêmes; ils ont le talent de la persuasion.

Comparez-les avec ceux annoncés au son de la grosse caisse et désignés sous le nom d'affaires extraordinaires, et ils obtiendront la préférence, à coup sûr.

Le Grand Marché Parisien envoie également franco, sur demande, son nouveau catalogue, illustré de

40 planches de dessin. Cet album de la mode contient la désignation des hautes nouveautés de la maison en tissus et en costumes, avec prix à l'appui.

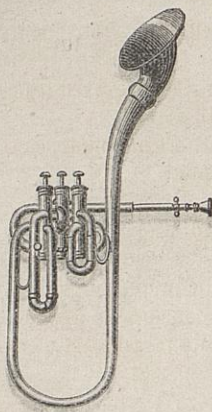
On peut l'affirmer, les femmes les plus élégantes peuvent trouver au Grand Marché Parisien tout ce que la mode a trouvé de plus coquet pour la saison qui commence.

Cet établissement ne cesse d'apporter les soins les plus minutieux à ses soieries, à ses étoffes de fantaisie, à sa lingerie et à ses confectiens.

C'est après un examen sérieux de ses divers comptoirs que nous lui accordons sans réserve nos sincères éloges.

Un coup d'œil sur son catalogue, qu'on reçoit franco, peut déjà convaincre de leur vérité.

C^{SSC} A. DE BORETTY.



M. Ad. SAX, le célèbre facteur d'instruments de musique, qui par ses inventions a rendu possible l'organisation des fanfares dans presque toutes les communes, vient de créer pour les instruments de cuivre un système de pavillon tournant qui permet à chacun des exécutants, dans quelque position qu'il soit placé, de diriger toute la sonorité de son instrument vers l'auditeur. Plusieurs fanfares et orchestres viennent d'adopter ce nouveau système avec un succès complet.

M. Sax, pour favoriser la création de nouvelles fanfares, vient d'établir des ateliers qui lui permettent de livrer des instruments perfectionnés aux prix les moins élevés du commerce.

On se rappelle que le jury de l'Exposition universelle de 1867 a décerné à M. Sax le seul grand prix pour toute la classe de musique.

Pour plus amples renseignements, on peut demander la notice explicative chez l'inventeur, 50, rue Saint-Georges, à Paris.

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

Boulevard Saint-Germain, 79, Paris

MISE EN VENTE DE LA 24^e LIVRAISON

(N^o du tome second)

DU

DICTIONNAIRE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE

PAR E. LITTRÉ, membre de l'Institut

Tome premier

Un volume grand in-4^o de LIX-2080 pages. Broché, 45 fr.; relié, 50 fr.

Tome deuxième

Un volume grand in-4^o de LXX-2080 pages. Broché, 31 fr. 50; relié, 36 fr. 50, est en vente.

ON VEND SÉPARÉMENT

1^{re} PARTIE du tome 1^{er} (A, B, C). 1 vol. Broché, 22 fr. 50; relié, 27 fr. 50.

2^e PARTIE du tome 1^{er} (D, E, F, G, H). 1 vol. Broché, 22 fr. 50; relié, 27 fr. 50.

L'ouvrage formera environ 29 livraisons à 3 fr. 50, et sera complètement terminé dans les premiers mois de l'année 1871.

4 francs par an

LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1870 et le Manuel des emprunts d'Etat.

ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu, Paris.

L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — Le Crédit foncier Suisse et le Crédit foncier d'Autriche. — Le Canal de Suez. — Pas d'emprunt de Suez. — Les finances italiennes. — La Compagnie Transatlantique. — Enquête administrative. — Les chemins de fer de l'Oise. — Les Arbitrages: Les valeurs Autrichiennes comparées: Actions du Crédit foncier d'Autriche; Obligations Domaniales d'Autriche; Obligations d'Autriche 1863, 1860; Actions des chemins Autrichiens; Obligations Hongroises. — Correspondance d'Italie. — Correspondance de Turquie. — Bilans des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Recettes des chemins de fer. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 10.

LE MARQUIS DE VILLEMÉR

(CHARLES YRIARTE)

LES PORTRAITS COSMOPOLITES

DON JUAN PRIM
THÉOPHILE GAUTIER
GARIBALDI
PIE IX
LE PÈRE HYACINTHE

MARÉCHAL NARVAEZ
DORA D'ISTRIA
CHARLES BEAUDELAIRE
HECTOR BERLIOZ
MARÉCHAL O'DONNELL

Un beau volume in-18 jésus. Prix : 3 fr.

En vente à la librairie E. LACHAUD; 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

Au moment où sévit une épidémie de variole qui menace de s'étendre sur toute la France, il est bon de signaler le vinaigre de santé à base d'acide phénique, du docteur Quesneville, comme le meilleur préservatif. Ce vinaigre se respire dans le mouchoir. On en asperge le lit et la chambre des malades. On l'emploie également après décès, pour détruire les miasmes.

L'auteur du Roman de deux jeunes mariés, CHARLES JOLLET, publie chez Dentu, sous ce titre: MADEMOISELLE CHÉRUBIN, un joli roman très-vif et très-piquant, qui sera bientôt le succès du jour. C'est une étude des mœurs du théâtre, dont l'héroïne appartient aux types de la vie parisienne.

COMPTES D'UN BUDGET PARISIEN: Toilette et mobilier d'une élégante de 1869. — Tel est le titre de la dernière plaquette publiée par notre confrère LORÉDAN LARCHEY. Les comptes sont authentiques; ils resteront comme un monument de l'époque, et fournissent dès aujourd'hui de piquants points de comparaison.

LES OMBRES CHINOISES. Tel est le titre du volume nouveau que vient de publier notre collaborateur Pierre Véron. Cet ouvrage se recommande, comme les précédentes œuvres du même auteur, par l'humour, la verve et l'observation caustique des mœurs contemporaines. — Aussi le succès de ce livre est-il aussi grand que mérité.

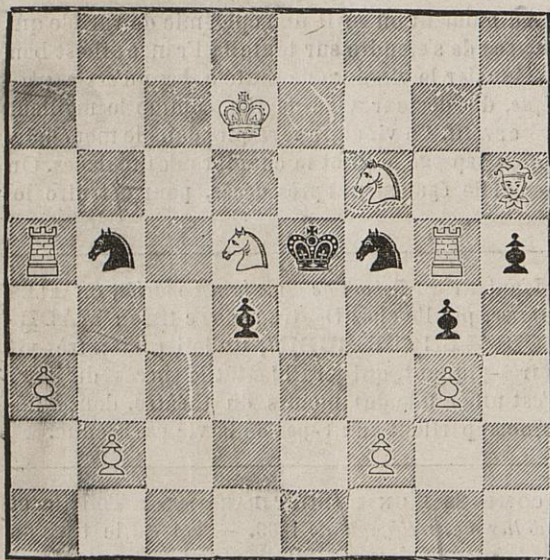


L'exposition des grands magasins du Printemps. — Succès du jour.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 329

COMPOSÉ PAR M BOSCH DE LA TRINXERIA



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 326.

- 1. T 1 FR
- 2. D 4 R, échec
- 3. C 3 D double échec et mat.
- 1. C pr. C (A) (B)
- 2. D pr. D

(A)

- 1. R 4 R, éch. déc.
- 2. C 4 C, échec et mat le coup suivant.

(B)

- 1. D 8 C
- 2. C 1 D, échec déc. et mat le coup suivant.

Solutions justes : MM. Stiennon de Neurs, à Liège;

Quéval, à Fauville; café du Petit-Ivry; Najotte, à Saint-Mandé; R. Baillif, à Angers; J. Morille, à Cholet; Comptoir des quincailleries réunies, à Fesches; L. de Croze, à Marseille; E. Frau, à Lyon; Pourrichon, à Ambazac; Lucien Chersia, à Bastia; vaisseau à vapeur *l'Abeille*, rade des Trousses; Miquet, à Mantes; Wilhem, à Forbach; J. B. Lafitte, à Hagetmau; Chemin et Bance, à Mantes; P. Ravaud, café du Phénix, à Lyon; Poisson et Ménard, à Chavagnes; cercle du commerce, à Bruxelles.

Autres solutions justes du problème n° 325 : MM. L. Chersia, à Bastia; café de la Bourse, à Rouen.

Solution du problème n° 327.

- 1. D 6 R
- 2. F 4 R
- 3. T 4 T, échec
- 4. C 3 ou 5 FR, échec et mat.
- 1. T 1 R (meilleur)
- 2. T pr. D (1) (2)
- 3. R ad lib.
- (1)
- 2. R 6 C ou 6 R
- 3. T 3 T, échec et mat le coup suivant.
- (2)
- 2. C 4 CR
- 3. T 4 T, échec et mat le coup suivant.

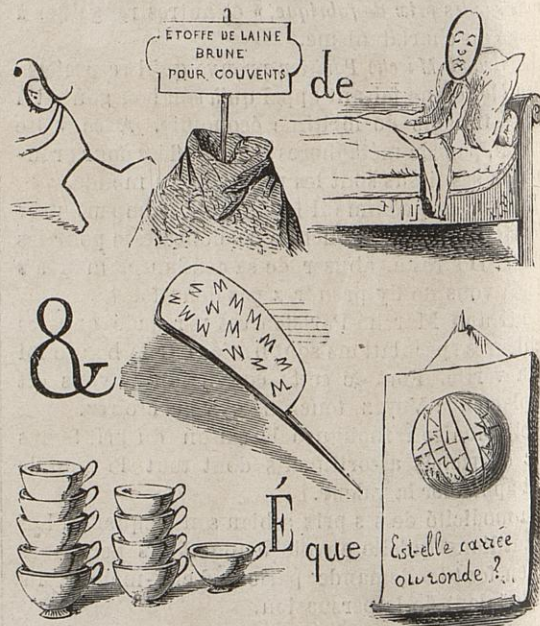
P. JOURNOUD.

LES MARTYRS DU DRAPEAU, par M. A. Camus. Un beau vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. Les récits ne manqueront jamais aux favoris de la gloire. M. Antoine Camus a consacré les siens aux martyrs ignorés de la vie militaire. Comme la croix, le drapeau a ses martyrs; ce rapprochement suffit pour expliquer dans quel esprit ce livre a été écrit, et quel intérêt s'attache à ces nouveaux récits de l'auteur des *Bohémiens du drapeau*. — Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français.

UN COQUIN DE PROVINCE : *Le Marchand de biens*. — Tel est le titre d'une curieuse et intéressante étude sur les mœurs de province, que vient de publier M. E. Billaudel, à la librairie E. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris. — Un vol. in-18. Prix : 2 fr. — Envoi *franco* contre mandat ou timbres-poste.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à la *Chemiserie spéciale*, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Le Manche n'est qu'un bras de mer.